

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Laisse cet objet, on ne se trouve jamais bien de le regarder. C'est une figure magique, inanimée, un fantôme. Il n'est pas bon de le rencontrer sur sa route; son regard fixe glace le sang de l'homme, et le convertit presque en pierre. Tu as bien entendu raconter l'histoire de Méduse.

FAUST.

Assurément ce sont là les yeux d'une morte, qu'une main amie n'a point fermés; c'est là le sein que Marguerite m'a livré, c'est le corps charmant que j'ai possédé.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est de la magie, homme simple, fou que tu es: car chacun y croit reconnaître sa maîtresse.

FAUST.

Quels transports!... Quelles tortures!... Je ne puis m'arracher de ce spectacle... Mais, chose étrange! Un ruban rouge, pas plus large que le dos d'un couteau, entoure ce beau cou!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est juste, je le vois comme toi. Elle peut même porter sa tête sous son bras, puisque Persée la lui a coupée. Bah! laisse cette chimère. Viens plutôt sur la colline en face: elle est aussi agréablement disposée que le Prater de Vienne; et je me trompe fort, où j'y vois un théâtre dans toutes les règles. Qu'y a-t-il donc là?

SERVIBILIS.

On commence à l'instant une pièce nouvelle, la dernière de sept: on est ici dans l'usage d'en donner ce nombre, ni plus, ni moins. Un *dilettante* l'a écrite, et ce sont des *dilettanti* qui la jouent. Pardonnez, Messieurs, si je disparais; moi, je me *délecte* à lever le rideau.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Que je vous trouve sur le Blocksberg, à la bonne heure; au moins vous y êtes à votre place.

SONGE D'UNE NUIT DE SABBAT

OU LES NOCES D'OR D'OBÉRON ET TITANIA

INTERMÈDE

DIRECTEUR DE THÉÂTRE.

*De Mieding¹ enfants intrépides,
Nous avons ce soir congé net.
Vieille montagne et vals humides,
Telle est la scène du ballet.*

HÉRAUT.

*Ce n'est qu'après cinquante années
Que les noces sont d'or. Grand mal!
Mais les brouilles sont terminées,
Puis l'or est un divin métal.*

OBÉRON.

*Êtes-vous Esprits de ma trempe ?
Sachez le montrer en ce jour,
La reine et le roi vont d'amour
Rallumer la nocturne lampe.*

PUCK.

*Puck entre, et se meut de travers,
Et traîne son pied en spirales ;
Plus loin dansent, par intervalles,
De légers couples dans les airs.*

ARIEL.

*Ariel, en gonflant sa joue,
Module un son aérien.
A faux souvent le flûteur joue,
Mais parfois il rencontre bien.*

1. Ébéniste de la Cour et machiniste en chef du théâtre de Weimar. Il existe un célèbre poème de Goëthe sur la mort de Mieding.

OBÉRON.

*Qui veut la paix dans son ménage
N'a qu'à prendre exemple de nous :
Pour le bonheur du mariage
Il faut séparer les époux.*

TITANIA.

*Le mari sa femme importune ?
La femme boude son mari ?
Au fond du Nord conduisez l'une,
Menez l'autre au fond du Midi.*

ORCHESTRE, TUTTI.

(Fortissimo).

*Insectes lourds suçant les roses,
Becs de mouches, nez de cirons,
Grenouilles, crapauds et grillons :
Voilà, Messieurs, nos virtuoses.*

SOLO.

*Le basson nous vient par le bac.
D'une outre enflée il a la mine.
Entendez-vous le chnec-chnic-chnac
Qui sort de sa large narine ?*

ESPRIT, qui vient de se former.

*Prends cet embryon dans ce coin,
Mets-lui des ailes à la tête :
Ce n'est rien, c'est moins qu'une bête ;
Mais c'est un poème au besoin.*

UN PETIT COUPLE.

*Sur les fleurs, le long des rigoles,
Tu cours et sautilles vraiment
On ne saurait plus lestement ;
Mais aux cieux jamais tu ne voles.*

VOYAGEUR CURIEUX.

*Dois-je bien en croire mes yeux ?
N'est-ce point une mascarade ?
Rencontrer dans ma promenade
Obéron le plus beau des Dieux !*

ORTHODOXE.

*Quoi ! pas de griffes, pas de queue !
C'est pourtant, à ce que je vois,
Comme les Dieux des Grecs sans foi,
Un Diable : on le sent d'une lieue.*

ARTISTE DU NORD.

*Ce que je fis jusqu'à ce jour
N'est qu'ébauches, traits de génie;
Mais attendez, en Italie
Je me prépare à faire un tour.*

PURISTE.

*Ah! mon malheur ici m'amène.
Quels désordres immodérés!
Dans cette foule, sur la plaine,
Il n'en est que deux de poudrés.*

JEUNE SORCIÈRE.

*La poudre, ainsi que la chemise,
Sied aux femmes sur le retour.
Sur un bouc je suis, nue, assise,
Car mon corps ne craint pas le jour.*

MATRONES.

*Nous avons trop de savoir-vivre
Pour rabattre ici vos grands airs.
Votre jeunesse vous enivre,
Mais attendons l'âge... et les vers.*

MAITRE DE CHAPELLE.

*Ne voilez point la beauté nue...
Becs de mouches, nez de cirons,
Grenouilles, crapauds et grillons,
En mesure, ou bien je vous tue.*

GIROUETTE, tournée d'un côté.

*Réunion charmante à voir:
Les femmes les plus agréables,
Et les hommes les plus aimables!
Tous jeunes gens riches d'espoir.*

GIROUETTE, tournée de l'autre côté.

*Si la terre ne s'ouvre vite,
Et ne les coule tous à fond,
La tête me tourne, et d'un bond,
Dans l'enfer je me précipite.*

XÉNIES¹.

*Vrais insectes nous sommes là,
Tenant une maligne pince,*

1. Séries d'épigrammes composées par Goethe et par Schiller.

*Pour rendre honneur au puissant prince,
A Satan, notre cher papa.*

HENNINGS¹.

*Les entendez-vous, ces harpies,
Naïvement médire en chœur ?
Puis elles sont assez hardies
Pour se vanter de leur cœur !*

MUSAGÈTE.

*Dans les danses de ces Sorcières,
Je ne me déplais certes pas :
Car je puis mieux guider leurs pas
Que les pas des Muses légères.*

CI-DEVANT GÉNIE DU TEMPS.

*Ma foi ! hurlons avec les loups.
Porte-moi sur cette montagne ;
C'est un Parnasse d'Allemagne,
On y trouve place pour tous.*

VOYAGEUR CURIEUX.

*Quel est ce grand qui court si vite,
Et qui se rengorge en courant ?
Son nez partout il va fourrant.
— C'est qu'il fait la chasse au jésuite.*

GRUE².

*En eaux troubles je pêche aussi,
Quand je n'en ai de plus sortables.
C'est pourquoi vous voyez ici
L'homme pieux parmi les Diables.*

MONDAIN.

*Oui, pour les pieux, croyez-moi,
Tout est instrument, véhicule :
Dans l'enfer, au nom de la foi,
Se tient plus d'un conventicule.*

DANSEUR.

*Voici venir des chœurs nouveaux.
Les tambours battent, le ciel tonne...*

1. Chambellan danois, une des victimes de *Xénies*, rédacteur du *Musagète* et du *Génie du Temps*, plus tard *Génie du XIX^e siècle*, journaux dirigés contre l'*Almanach des Muses*, de Schiller.

2. La *Grue* représente le pieux Lavater, comme nous l'apprend Goethe lui-même. « Sa démarche, disait-il à Eckermann, ressemblait à celle d'une grue. C'est pourquoi il paraît en grue sur le Blocksberg ».

*Paix ! le héron dans les roseaux
Redit sa chanson monotone.*

DOGMATIQUE.

*Sans en démordre, je maintiens
Qu'au doute la raison s'oppose :
Car si le Diable n'était rien,
Comment serait-il quelque chose ?*

IDÉALISTE.

*L'imagination bientôt
Va prendre sur moi trop d'empire ;
Et, si je suis tout, il faut dire
Que je suis aujourd'hui bien sot.*

RÉALISTE.

*Je sonde l'Être, et me démène.
À tel point que j'en perds le sens :
Pour la première fois je sens
Ma démarche errer incertaine.*

SUPERNATURALISTE.

*Oh ! que j'ai de contentement
A voir défiler ces phalanges !
Car je puis rigoureusement
Conclure des Diables aux Anges.*

SCEPTIQUE.

*Courant après maints feux follets,
Chacun voit de l'or dans du sable.
Puisque le doute sied au Diable,
Ici je demeure et m'y plais.*

MAITRE DE CHAPELLE.

*Amateurs sans goût, pures bêtes,
Becs de mouches, nez de cirons,
Grenouilles, crapauds et grillons,
Ah ! quels virtuoses vous faites !*

LES SOUPLES.

*Quant à nous, rien ne nous arrête :
Sans-Souci, voilà notre nom ;
Nous marchons sur les pieds, sinon
Nous marchons très bien sur la tête.*

LES EMPÊTRÉS.

*Nous fûmes de bons pique-assiettes ;
Mais ayant usé nos souliers*

*A faire aux princes des courbettes,
Maintenant nous allons nu-pieds.*

FEUX FOLLETS.

*Nous sommes enfants de la boue
Qui corrompt les dormantes eaux;
Mais en vrais paons faisons la roue,
Puisqu'ici l'on nous trouve beaux.*

ETOILE FILANTE.

*Du haut des cieux que ma lumière
Tant de milliers d'ans éclaira,
Je tombe, et gis dans la poussière.
Sur mes pieds qui me remettra?*

LES MASSIFS.

*Place! place! les herbes ploient,
Le sol cède, l'arbre se rompt.
Les Esprits, tout Esprits qu'ils soient,
Ont parfois des membres de plomb.*

PUCK.

*Hé! seigneurs éléphants, de grâce,
Daignez marcher d'un pas moins lourd.
Que le moins leste dans ce jour
Soit Puck à la mobile face!*

ARIEL.

*Si la nature, si l'esprit
Vous a pourvus d'ailes divines,
Suivez-moi tous sur ces collines,
Où la rose à l'ombre fleurit.*

ORCHESTRE.

(Pianissimo).

*Un brouillard s'élève et voltige,
On entend gémir les roseaux :
C'est le vent qui rase les eaux...
Tout a fui comme un vain prestige.*

JOUR SOMBRE¹

UNE PLAINE

MÉPHISTOPHÉLÈS, FAUST.

FAUST.

Dans la misère, dans le désespoir, entraînée longtemps sur une pente funeste, sur la pente de l'abîme; et maintenant captive, jetée comme une criminelle au fond d'un cachot, où l'attendent d'effroyables supplices!... La céleste, l'infortunée créature!... Jusque-là... jusques à ce point!... Traître, méprisable Esprit, tu me l'as caché!... Reste donc, reste ici, roule avec colère dans leur orbite tes yeux de démon! Reste et brave-moi par ton insupportable présence!... Captive! dans une irréparable misère! livrée aux mauvais esprits et à la justice barbare des hommes!... Et, pendant ce temps, tu me fais courir à de hideux divertissements, tu me caches sa détresse toujours croissante, et tu la laisses périr sans secours!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle n'est pas la première.

FAUST.

Chien, abominable monstre!... Rends-lui, ô Esprit infini, rends à ce ver de terre cette forme de chien sous laquelle il s'est amusé tant de fois à rôder pendant la nuit pour mordre les jambes du voyageur paisible et se jeter sur ses épaules quand il l'avait renversé; rends-lui cette forme favorite; que devant moi dans le sable il rampe sur son

1. La différence de style qu'il y a entre cette scène et toutes les autres saute aux yeux, même dans une traduction. Cette prose déclamatoire, haletante, convulsive, toute pleine de violences et d'hyperboles, porte bien le cachet du temps où elle a été écrite, de cette période de crise à laquelle on a donné le nom d'*Orage et Assaut* (*Sturm und Drang*), et qui fut l'époque de la première jeunesse de Goethe.

ventre, et que je le foule aux pieds, l'infâme ! « Elle n'est pas la première » ! Horrible pensée, pensée incompréhensible à l'âme humaine ! Que plus d'une créature ait été plongée dans l'abîme d'une telle misère ! que la première, dans les agonies de sa mort, n'ait pas payé pour toutes les autres aux regards de l'éternelle pitié ! La misère d'une seule a suffi pour glacer jusqu'à la moelle de mes os ; et toi, tu ricanes tranquillement, en parlant du sort affreux de quelques milliers d'entre elles !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Nous sommes à peine à l'a b c de notre esprit, que déjà, vous autres hommes, vous l'avez perdu. Pourquoi fais-tu société avec nous, si tu n'en peux supporter les conséquences ? Tu veux voler, et tu crains le vertige !... D'ailleurs est-ce moi qui me suis jeté à ta tête, ou toi à la mienne ?

FAUST.

Ne grince pas tes dents de tigre si près de moi, tu me fais horreur !... Esprit sublime, toi qui m'avais jugé digne de te contempler, toi qui connais mon cœur et mon âme, pourquoi m'as-tu attelé au même joug que ce misérable, qui se nourrit de désastres, qui se complaît dans la destruction ?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

As-tu fini ?

FAUST.

Sauve-la, ou malheur à toi, la plus effroyable malédiction sur toi aux siècles des siècles !

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Je ne peux pas briser les chaînes de la justice vengeresse, je ne peux pas ouvrir ses verrous. « Sauve-la » ! Lequel donc de nous deux l'a précipitée dans l'abîme ? Est-ce moi ou toi ? (*Faust jette autour de lui des regards furieux*). Vas-tu prendre en main le tonnerre ? Heureusement qu'il ne vous fut point confié, chétifs mortels ! Foudroyer l'innocent qui vous résisterait, ce serait un petit plaisir que vous vous donneriez quelquefois.

FAUST.

Conduis-moi dans sa prison, il faut qu'elle en sorte.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est t'exposer à un grand péril ; as-tu déjà oublié le

meurtre dont ta main ensanglanta cette ville ? Sur la demeure de la victime planent des esprits vengeurs qui épient le retour de l'assassin.

FAUST.

Et c'est de toi qu'il faut l'entendre ? Ruine et mort de tout un monde sur toi, monstre !... Conduis-moi dans sa prison, te dis-je, et délivre-la.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Eh bien ! je t'y conduirai ; et, quant à ce que je peux faire pour sa délivrance, le voici... Ai-je, moi, tout pouvoir dans le ciel et sur la terre ?... J'endormirai le geôlier, et je te mettrai en possession de la clef ; il faudra ensuite la main d'un homme pour ouvrir les portes : charge-t'en. Je serai là avec des chevaux magiques, prêt à vous emmener tous les deux. C'est tout ce que je puis faire.

FAUST.

Partons donc !

LA NUIT

UNE RASE CAMPAGNE

FAUST, MÉPHISTOPHÉLÈS,
sur des chevaux noirs hennissant.

FAUST.

Qu'ont-ils à s'agiter autour de ce gibet?

MÉPHISTOPHÉLÈS.

J'ignore quelle cuisine ils font.

FAUST.

Ils vont et viennent, ils se baissent et se relèvent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

C'est une assemblée de sorciers.

FAUST.

Ils sèment et consacrent.

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Passons! Passons!

UN CACHOT

FAUST, *un trousseau de clefs dans une main,
une lampe dans l'autre, debout devant une petite porte
de fer.*

Il y a longtemps que je n'ai éprouvé une horreur si profonde; toute la misère de l'humanité me saisit. C'est ici qu'elle habite, derrière ce mur humide; et quel fut son crime? une douce illusion. Tu trembles de l'approcher, tu crains de la revoir!... Entrons, mon hésitation ne fait que hâter sa mort.

*(Il détache une des clefs. On entend chanter au dedans
du cachot).*

Ma mère, la catin,
Qui m'a tuée!...
Mon père, le coquin,
Qui m'a mangée!...
Ma jeune sœur,
A la faveur
De la nuit sombre,
En un lieu frais
Que je connais,
A l'ombre,
Jeta mes os
Dans des roseaux,
Sous un saule,
A l'eau.
Là, je devins petit oiseau,
Et vole, vole!

FAUST, *ouvrant la porte.*

Elle ne se doute pas que son amant l'écoute.... J'entends le bruit des fers qui traînent à terre et de la paille qui se froisse. *(Il entre).*

(MARGUERITE paraît, s'enveloppant dans sa couverture).

MARGUERITE.

Dieu, Dieu, ils viennent!... Affreuse mort!

FAUST, *bas*.

Silence! je viens te délivrer.

MARGUERITE, *se traînant jusqu'à lui*.

Si tu es un homme, sois touché de mon infortune.

FAUST.

Tes cris vont réveiller les gardes.

(Il saisit les chaînes pour les détacher).

MARGUERITE, *à genoux*.

Bourreau, qui t'a donné cette puissance sur moi?... Tu viens déjà me chercher, dès minuit! Aie pitié de moi, et laisse-moi vivre encore. Demain, au point du jour, ne sera-ce pas assez tôt? *(Elle se relève)*. Je suis si jeune, si jeune... et déjà il faut mourir... J'étais belle aussi, et ce fut ma perte... Mon ami était alors près de moi; il est bien loin maintenant; ma couronne est arrachée, ses fleurs sont dispersées... Ne me saisis pas avec tant de violence, épargne-moi; que t'ai-je fait?... Ne me laisse pas supplier en vain... Je ne t'ai jamais vu de ma vie!

FAUST.

Comment résister à tant de douleur?

MARGUERITE.

Je suis tout à fait en ta puissance; permets-moi seulement d'allaiter encore une fois mon enfant. Je l'ai serré contre mon cœur toute la nuit; ils me l'ont pris pour me faire du chagrin, et ils disent à présent que je l'ai tué... Jamais je ne reprendrai ma gaieté... Ils chantent des chansons sur moi... C'est bien méchant à eux!... Un vieux conte finit comme cela: *Qui leur a dit de lui donner un pareil sens?*

FAUST *se jette à ses pieds*.

Ton amant est à tes genoux, il vient briser tes horribles chaînes.

MARGUERITE, *faisant de même*.

Oui, mettons-nous à genoux pour implorer les saints... Vois-tu, sous ces degrés et sur le seuil de cette porte, les chaudières bouillantes de l'enfer? Vois-tu le Malin qui grince les dents de colère et qui fait un épouvantable bruit?

FAUST, à haute voix.

Marguerite! Marguerite!

MARGUERITE, d'un air attentif.

C'était la voix de mon ami. (*Elle s'élançe brusquement, ses fers tombent*). Où est-il? Je l'ai entendu appeler. Je suis libre, personne ne m'arrêtera; je veux me jeter à son cou, me reposer sur son cœur. Il a appelé Marguerite, il était près de la porte; au milieu des hurlements et du fracas de l'enfer, à travers l'amère ironie du Démon, j'ai reconnu sa douce voix, sa voix si tendre!

FAUST.

C'est moi-même.

MARGUERITE.

C'est toi? Oh! dis-le encore une fois! (*Elle le saisit*). C'est lui, c'est lui! Où est la douleur? Où est l'angoisse des fers et du cachot? C'est toi!... Tu viens me sauver... je suis sauvée!... Je revois la rue où je t'aperçus pour la première fois: elle est là; et voici le beau jardin où Marthe et moi nous t'attendions.

FAUST, s'efforçant de l'entraîner.

Viens avec moi, viens.

MARGUERITE.

Oh! reste, reste; j'aime tant à être où tu es! (*Elle l'embrasse*).

FAUST.

Hâte-toi; si tu tardes encore, nous le payerons bien cher!

MARGUERITE.

Comment! tu ne sais plus m'embrasser? Absent depuis si peu de temps, mon ami ne sait déjà plus m'embrasser?... Pourquoi ai-je donc le cœur si serré près de toi? Quand je me souviens qu'une seule de tes paroles, qu'un seul de tes regards m'ouvrait le ciel, et que tu m'embrassais jusqu'à m'étouffer... Embrasse-moi donc, ou je vais t'embrasser la première. (*Elle se pend à son cou*). O ciel! tes lèvres sont froides, elles sont muettes!... Qu'as-tu fait de ton amour? Qui me l'a enlevé? (*Elle se détourne de lui*).

FAUST.

Viens, suis-moi; douce amie, prends courage. Je t'aime avec transport, je t'aime avec fureur! Suis-moi, je ne te demande que cela.

MARGUERITE, *le regardant fixement.*

Est-ce donc toi ? Est-ce toi, bien sûr ?

FAUST.

Oui, c'est moi. Viens, viens.

MARGUERITE.

Tu brises mes chaînes, et tu me reprends dans tes bras!... D'où viens que tu n'as pas horreur de moi?... Mais sais-tu, mon ami, qui tu délivres ?

FAUST.

Viens, viens, te dis-je. Déjà la nuit est moins sombre.

MARGUERITE.

J'ai tué ma mère; mon enfant, je l'ai noyé. Ne te fut-il pas donné, à toi comme à moi ? Oui, à toi... C'est toi ! j'ai peine à le croire. Donne-moi ta main... Ce n'est pas un songe... ta main chérie!... Oh ! mais elle est humide ; essuie-là, je crois qu'il y a du sang... Ah ! Dieu ! qu'as-tu fait?... Rengaine ton épée, je t'en supplie !

FAUST.

Ce qui est fait est fait, laisse là le passé, tu me fais mourir.

MARGUERITE.

Non, il faut que tu survives, toi. Je vais te décrire les tombeaux que tu dois élever demain. Donne à ma mère la meilleure place, mets mon frère tout près d'elle, moi un peu à l'écart... mais pas trop loin pourtant, et mon enfant à ma droite. Nul autre ne reposera près de moi... Me presser contre toi, c'était un si grand bonheur ! Mais il ne m'appartient plus ; j'ai beau m'efforcer de me rapprocher de toi, il me semble toujours que tu me repousses... Et cependant c'est bien toi, et tu me regardes avec tant de bonté, de tendresse !

FAUST.

Si tu sens que c'est moi, viens donc !

MARGUERITE.

Dehors ?

FAUST.

A la liberté.

MARGUERITE.

Dehors il y a mon tombeau ; la mort me guette : « Viens donc » ! J'irai d'ici dans la couche de l'éternel repos, et je ne ferai pas un pas de plus... Tu pars déjà ? O Henri, si je pouvais t'accompagner !

FAUST.

Tu le peux, tu n'as qu'à le vouloir, la porte est ouverte.

MARGUERITE.

Pourquoi sortir, n'ayant rien à espérer? A quoi bon fuir, quand ils me guettent au passage?... Il est si triste d'être réduite à mendier, et encore avec une mauvaise conscience! Il est si triste d'errer en pays étranger! et d'ailleurs ils sauraient bien m'y retrouver.

FAUST.

Je reste auprès de toi!

MARGUERITE.

Vite, vite, sauve ton pauvre enfant! Pars, suis d'abord le grand chemin le long du ruisseau, remonte ensuite le sentier au fond du bois, sur la gauche, à l'endroit de la bonde, dans l'étang; prends-le vite par la main, il la tendra vers toi, il se débat encore... Sauve-le! sauve-le!

FAUST.

Reviens à toi. Un seul pas, et tu es libre.

MARGUERITE.

Si nous avons seulement passé la montagne! Là, ma mère est assise sur une pierre... Le froid me prend à la nuque... Là, ma mère est assise sur une pierre, et elle branle la tête: elle ne fait point signe du doigt, elle ne cligne point de l'œil, sa tête est lourde... elle dort depuis si longtemps! Plus de réveil!... Elle dormait autrefois pour nos plaisirs... C'étaient d'heureux temps!

FAUST.

Puisque les pleurs, puisque les prières ne peuvent rien sur toi, je saurai t'emporter hors d'ici.

MARGUERITE.

Laisse-moi! Non, je ne souffrirai point la violence; ne porte pas sur moi tes mains meurtrières, ne me saisis pas ainsi!... Souviens-toi que j'ai tout fait pour te plaire.

FAUST.

Le jour paraît. Mon amie, ma douce amie!

MARGUERITE.

Le jour!... Oui, il fait jour; c'est mon dernier jour qui pénètre ici... Ce devait être mon jour de nocces!... Ne dis à personne, au moins, que tu as été déjà chez Marguerite.... Adieu ma couronne; c'en est fait!... Nous nous reverrons, mais non pas au bal... La foule se presse, et on ne l'entend

pas; la place, les rues ne peuvent la contenir; la cloche sonne, le signal est donné ¹.... Comme ils me prennent et m'enchaînent! me voici déjà montée sur l'échafaud, déjà tombe sur le cou de chacun des spectateurs le tranchant qui s'abat sur le mien.... Le monde est muet comme un tombeau.

FAUST.

Ah! pourquoi suis-je né?

(MÉPHISTOPHÉLÈS, *se montre à la porte*).

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Hors d'ici, ou vous êtes perdus. Que de paroles inutiles, que de délais et d'incertitudes! Mes chevaux frissonnent, l'aube blanchit l'horizon.

MARGUERITE.

Qui s'élève de terre?... C'est lui! C'est lui! Chassez-le. Que veut-il dans le saint lieu?... Il veut mon âme!

FAUST.

Il faut absolument que tu vives.

MARGUERITE.

Justice de Dieu, je me suis abandonnée à toi.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust*.

Viens toi-même, ou je te laisse là avec elle.

MARGUERITE.

Je suis à toi, Père céleste! Anges, déployez vos saintes armées, protégez-moi!... Henri, tu me fais horreur!

MÉPHISTOPHÉLÈS.

Elle est jugée.

VOIX *d'en haut*.

Elle est sauvée.

MÉPHISTOPHÉLÈS, *à Faust*.

Par ici! A moi! Viens!

(*Il disparaît avec Faust*).

VOIX *du fond s'affaiblissant par degrés*.

Henri! Henri!

1. Littéralement, *la Baguette est rompue*. Le signe d'un arrêt de mort irrévocable est la rupture, sur la tête du condamné, d'une baguette blanche, dont on jette à ses pieds les morceaux.

HERMANN & DOROTHÉE

Poème

1797

HERMANN & DOROTHÉE

POÈME

CALLIOPE

CHANT PREMIER

LE MALHEUR PARTAGÉ

— Non, je n'ai jamais vu les rues et le marché si déserts : on dirait que la ville est abandonnée, elle est comme morte ; il n'y reste point, je crois, cinquante de tous ses habitants. Que ne fait pas la curiosité ! chacun va, court pour voir le triste spectacle de ces malheureux fugitifs. D'ici à la chaussée où ils doivent passer, il y a bien une petite heure de chemin et l'on y court à midi, dans la brûlante poussière ! Je ne me remuerais pas de ma place pour voir l'infortune de ce bon peuple, qui abandonne, hélas ! avec ce qu'il a pu sauver, l'autre rive si belle du Rhin, et venant à nous, erre à travers le recoin heureux et les sinuosités de notre fertile vallée. Je te loue, ô ma femme ! et c'est un trait de ta bonté, d'avoir envoyé notre fils pour distribuer à ces pauvres gens notre vieux linge, des aliments et des boissons ; car donner est l'affaire du riche.

— Que ce jeune homme mène bien ! comme il dompte nos chevaux fringants ! La petite voiture, nouvellement faite, figure fort joliment ; quatre personnes, sans compter le co-

cher sur son banc, y seraient commodément assises. Cette fois notre enfant la conduisait : qu'elle roulait légèrement en tournant la rue !

Ainsi, se reposant à l'entrée de sa maison près du marché, et s'abandonnant au fil de ses idées, parlait à sa femme l'hôte du *Lion-d'Or*.

— Mon ami, lui répond l'intelligente et sage ménagère, je ne prodigue pas ordinairement le linge que nous cessons de porter ; il peut souvent être utile, et dans le besoin on le rachèterait ; mais aujourd'hui qu'on me parlait d'enfants et de vieillards réduits à la nudité, j'ai donné de si bon cœur un grand nombre de nos meilleures chemises et couvertures ! Me le pardonneras-tu ? J'ai mis aussi ton armoire à contribution ; particulièrement ta robe de chambre du plus fin coton, cette indienne à fleurs, doublée d'une laine fine, je l'ai donnée ; elle est vieille, usée, et tout à fait hors de mode.

L'hôte vigilant sourit.

— Je regrette cependant un peu, dit-il, cette vieille robe de chambre, cette indienne du plus fin coton ; on ne trouvera plus rien de pareil. Soit, je ne la portais plus. Il faut sans doute ne se présenter maintenant qu'en surtout et en bottes ; les pantoufles et le bonnet sont bannis.

— Ah ! de ce côté, interrompit-elle, reviennent déjà quelques-uns de ceux qui sont allés voir les fugitifs ; probablement tout est passé. Comme leurs souliers sont blancs de poussière ! comme leurs visages sont enflammés ! chacun y portant le mouchoir en essuie la sueur. Je ne voudrais certainement pas courir si loin, dans l'ardeur du jour, pour assister à un spectacle qui attristerait mon cœur ; je me contenterai bien du récit.

— Qu'il est rare, dit l'hôte avec l'accent de l'assurance, qu'un si beau temps arrive pour une telle récolte ! Nous mettrons le blé à couvert dans la grange, comme nous y avons déjà mis le foin, sans avoir une goutte de pluie : le ciel est serein ; pas le plus léger nuage ; et le souffle du vent de l'est répand une agréable fraîcheur. Voilà un temps constant, et le blé est au plus haut point de sa maturité ; demain nous commencerons à joncher la terre de la plus riche moisson.

Pendant qu'il parlait, s'augmentait à chaque instant la

foule des hommes et des femmes qui traversaient le marché, et rentraient dans leurs demeures. A l'autre coin du marché, le riche voisin, marchand le plus distingué du lieu, mené avec ses filles dans sa voiture ouverte (elle avait été faite à Landau), arrivait rapidement devant sa maison, qu'il avait nouvellement réparée. Les rues devinrent vivantes, car la petite ville était peuplée, et l'on s'y appliquait à divers genres de fabrique et de commerce.

Le couple intime suivait de l'œil les mouvements de la foule, et s'amusait par différentes observations.

— Vois, dit enfin l'estimable hôtesse, le pasteur vient à nous de ce côté ; le pharmacien, notre voisin, l'accompagne : il faudra qu'ils nous racontent tout ce qu'ils ont vu, et dont le spectacle n'inspire pas la joie.

Ils s'approchent amicalement, saluent les époux, et, s'asseyant près d'eux sur les bancs de bois, ils secouaient la poussière de leurs souliers, et s'éventaient de leurs mouchoirs. Après les compliments réciproques, le pharmarien prenant la parole, dit, peu s'en faut, avec humeur :

— Voilà bien les hommes ! qu'il arrive un malheur à leur prochain, tous se plaisent à l'aller considérer la bouche béante. Chacun accourt pour voir les flammes désastreuses d'un incendie s'élever dans les airs, pour voir le pauvre criminel marchant tristement au supplice : maintenant encore chacun se promène hors de la ville pour contempler le malheur de ces bonnes gens chassés de leurs foyers ; et aucun d'eux ne songe qu'une infortune pareille peut l'atteindre, bientôt peut-être. Cette légèreté, selon moi, est impardonnable ; toutefois, elle est dans le caractère de l'homme.

Rempli de sens, le vénérable pasteur prend la parole. Il était l'ornement de la ville ; jeune encore, il approchait de l'âge mûr. Il connaissait les scènes variées qui forment la vie humaine, et dirigeait ses entretiens vers l'utilité de ses auditeurs ; pénétré de l'importance des livres sacrés qui nous dévoilent la condition de l'homme et le but de la Providence, il avait aussi puisé des lumières dans les écrits de ceux qui ont consacré leurs veilles à éclairer leur siècle. Je n'aime point, dit-il, à blâmer un penchant que la nature, cette bonne mère, ne donna pas à l'homme pour l'égarer ; car souvent ce penchant heureux qui le guide et qui est irrésis-

tible, produit ce que l'intelligence et la raison ne sauraient toujours opérer. Si la curiosité n'invitait pas l'homme par ses puissants attrait, dites, eût-il jamais connu l'étonnante beauté des rapports qui, dans la nature, unissent tous les êtres? D'abord la nouveauté l'attire; il recherche ensuite l'utile avec une ardeur infatigable; enfin il aspire à ce qui est bon par excellence, et c'est là ce qui l'élève et lui donne son véritable prix. Jeune, il a une joyeuse compagne; la légèreté, qui lui cache le péril, et qui efface à l'instant même les vestiges de la peine cuisante, quand elle est passée. Prisons l'homme que, dans un âge plus mûr, le calme de la raison délivre de cette folle ivresse, et dont l'activité se déploie avec succès dans le bonheur et dans l'infortune; ses efforts créent le bon et réparent ses pertes.

L'impatient hôte dit aussitôt avec un air amical :

— Veuillez nous raconter ce que vous venez de voir; car c'est là ce que je désire apprendre.

— Après ce dont j'ai été le témoin, repartit le pharmacien d'un ton expressif, il sera bien difficile que je me livre de sitôt à la joie. Et qui pourrait raconter la plus grande variété d'infortunes réunies en une seule? Déjà, avant d'être descendus dans la prairie, nous avons aperçu de loin un nuage de poussière, et, sans que nous ayons pu discerner les objets, la multitude qui se portait de coteaux en coteaux, à perte de vue; mais après avoir gagné le chemin qui traverse obliquement la vallée, hélas! malgré la presse et la confusion des piétons, nous n'avons vu que trop encore de ces malheureux à leur passage. L'aspect de chacun d'eux nous a fait connaître à la fois combien la fuite a de peines et d'amertumes, et quel doux sentiment on éprouve d'avoir saisi l'unique et rapide instant de sauver sa vie. Les effets nombreux qu'une maison peut mettre à couvert, et auxquels le judicieux économe assigne autour de lui la place la plus convenable, pour les trouver toujours au besoin, parce qu'il n'y a rien qui ne puisse être utile: tout cela, triste spectacle! était chargé pêle-mêle sur différentes voitures et charrettes, et cordelé avec précipitation; le crible et la couverture de laine étaient sur l'armoire, les bois de lits dans la huche, les matelas sur le miroir. Et comme nous le vîmes, il y a vingt ans, dans le terrible incendie, le péril trouble si fort la raison, qu'on sauve les meubles les plus vils et qu'on laisse

les plus précieux. De même ici, fatiguant les bœufs et les chevaux, on voiturait, avec une prévoyance peu réfléchie, des effets d'une mince valeur, tels que de vieilles planches, de vieux tonneaux, la poussinière et le toit aux oies ; de même les femmes et les enfants s'essoufflaient à se traîner avec des paquets, à porter des hottes et des corbeilles chargées de choses inutiles : tant l'homme abandonne à regret la moindre de ses possessions ! et de même encore la multitude, se foulant en désordre et en tumulte, s'avavançait dans le chemin poudreux. L'un, mené par des animaux faibles, voulait aller lentement, l'autre voulait courir. Là s'élevaient confusément les clameurs des femmes et des enfants froissés, les mugissements des animaux, le vacarme des chiens aboyants, et les voix lamentables des vieillards, des malades, assis sur des lits et vacillants au haut d'un chariot lourd et surchargé. Mais, au bord d'un monticule, la roue pressée par la foule s'égare de l'ornière et crie ; le chariot verse, se précipite dans le fossé, et par la violente impulsion, les hommes, jetant des cris effroyables, sont lancés au loin dans les champs : la chute est cependant heureuse ; les caisses tombent plus tard et à une moindre distance du chariot : le témoin de ce désastre s'attendait certainement à voir le spectacle de ces hommes écrasés d'un poids énorme. Le chariot reste là brisé, et les hommes dénués de secours ; car les autres passent devant eux avec rapidité, ne s'occupant que de leur propre sort, et entraînés par le torrent de la foule. Nous courons aux premiers ; et ces malades et ces vieillards qui, dans leurs domiciles et sur leurs lits, pouvaient à peine supporter leurs longues souffrances, nous les trouvons étendus à terre, couverts de blessures, poussant des gémissements et des plaintes, brûlés des feux du soleil, étouffés par les flots de la poussière.

Plein d'humanité, et vivement ému :

— Puisse donc mon fils Hermann, dit l'hôte, les rencontrer, les ranimer et les vêtir ! Je ne voudrais pas moi-même être témoin de leur sort ; je souffre à l'aspect de l'infortune. Le premier récit de si grandes peines me touche ; il aurait suffi pour m'engager à leur envoyer promptement une partie de notre abondance, afin qu'au moins plusieurs de ces fugitifs malheureux reprissent des forces, et nous soula-geassent nous-mêmes en paraissant plus calmes. Mais ne

continuons pas de nous livrer à ces tristes images ; la crainte et le souci, qui me sont plus odieux que le mal même, se glissent aisément dans le cœur de l'homme. Entrons dans ce salon reculé, qui est plus frais, où ne pénètre pas le soleil, et dont les murs épais ne permettent pas l'entrée à la chaleur de l'air. Et toi, ma petite femme, apporte-nous un flacon du quatre-vingt-trois pour dissiper la mélancolie. Ici nous ne boirions pas avec plaisir ; les mouches bourdonneraient autour de nos verres.

Ils se rendent dans le salon et jouissent de sa fraîcheur. Sa femme apporte avec soin sur un plateau d'étain, arrondi et luisant, un flacon poli, rempli de ce vin limpide et merveilleux, et les coupes verdâtres consacrées à la liqueur, présent des vignes du Rhin.

Les trois personnages étaient assis autour de la table ronde, brunie, cirée, brillante, et reposant sur des pieds solides. Aussitôt les verres de l'hôte et du pasteur se rencontrent et rendent un son éclatant : leur compagnon, tenant le sien, était immobile et pensif, lorsque l'hôte lui adresse un défi amical par ces paroles :

— Courage, mon cher voisin, buvons. Jusqu'ici Dieu, par sa clémence, nous a préservés de ce grand désastre, et il daignera nous en préserver encore ; car qui ne reconnaît que, depuis l'horrible incendie, ce châtement si rigoureux qu'il nous fit subir, il nous a constamment envoyé des sujets de joie, qu'il a veillé sur nous constamment et avec autant de soin que l'homme veille sur la prunelle précieuse de son œil, qui de tous ses organes lui est le plus cher ? Nous refuserait-il à l'avenir sa protection et son secours ? C'est dans les périls seulement que l'on commence à bien connaître toute sa puissance. Cette ville florissante, qu'il a comblée de bénédictions, après l'avoir relevée de sa cendre par nos mains, voudrait-il une seconde fois la détruire, et anéantir tous nos travaux ?

— Persévérez dans ces sentiments, répond le digne pasteur avec sérénité et d'une voix douce : cette confiance donne à l'homme heureux de la tranquillité et de la raison, offre à l'infortuné la consolation la plus solide, et nourrit notre plus glorieuse espérance.

L'hôte alors s'exprimant en homme ferme et judicieux :

— Combien de fois, au retour d'un voyage entrepris pour

mes affaires, ai-je avec étonnement salué les flots du Rhin ! Toujours il me paraissait grand et m'inspirait des idées et des sentiments élevés ; mais je ne songeais guère que bientôt sa rive agréable nous servirait de rempart contre les Français, et son large lit de fossé difficile à franchir. Voyez, c'est ainsi que la nature seconde nos braves Allemands qui nous défendent, et c'est ainsi que nous défend le Seigneur. Qui voudrait se livrer à un fol abattement ? les combattants sont fatigués, et tout annonce que la paix se prépare. Puisse donc aussi, lorsque cette fête si longtemps attendue sera solennisée dans notre église (alors, de concert avec l'orgue, retentiront les sons de la cloche et les sons perçants de la trompette, accompagnant le *Te Deum* élevé), puisse donc aussi, dans ce même jour, respectable pasteur, mon Hermann, enfin décidé, se présenter avec sa fiancée devant vous à l'autel ! et puisse encore à l'avenir, le jour de cette fête heureuse qui sera célébrée dans tous les pays, m'apparaître comme l'anniversaire d'une joie domestique ! Mais je vois avec peine que ce jeune homme, si actif et si zélé sous nos yeux, est ailleurs indolent et sauvage ; il ne se produit point dans le monde, et même il évite la société des jeunes personnes du sexe, et le plaisir joyeux de la danse, que toute la jeunesse recherche avec tant d'ardeur.

En achevant ces mots il prêtait l'oreille. On entendait s'approcher de plus en plus le bruit éloigné de chevaux frappant du pied la terre ; on entendait le bruit d'une voiture roulante ; et maintenant, dans sa rapidité prodigieuse, elle entre sous les voûtes de la maison avec le fracas du tonnerre.

TERPSICHORE

CHANT II

HERMANN

Dès que le jeune Hermann, d'une figure parfaite, paraît dans le salon, le pasteur dirige vers lui ses regards pénétrants, et considérant ses traits et tout son maintien de l'œil d'un observateur qui lit dans la physionomie, il sourit, et lui dit avec confiance :

— Je vous revois tout différent de ce que vous étiez; jamais vous ne m'avez paru si vif, ni vos yeux n'ont été si animés; vous êtes serein, content; on voit que vous avez soulagé des malheureux, et recueilli leurs bénédictions.

— Si ma conduite est louable, je l'ignore, répondit le jeune homme d'un ton sérieux; mais je vous raconterai tout ce que j'ai fait par les mouvements de mon cœur. Ma mère, vous vous êtes un peu trop arrêtée à chercher et à choisir des vêtements, le paquet n'en a été formé que tard, et le soin de placer dans le caisson de la voiture les aliments et les boissons, a consumé bien des moments. Lorsqu'enfin sorti de la ville, je me suis avancé dans la campagne, j'ai rencontré les flots de nos concitoyens, déjà retournant, avec leurs femmes et leurs enfants, à leurs demeures; les fugitifs avaient passé. Je redouble la rapidité de ma course, et, la dirigeant vers le village où j'avais appris qu'ils devaient cette nuit prendre du repos, je suivais cette route, occupé de mon dessein, lorsque j'aperçois un chariot d'un bois solide, traîné par deux bœufs les plus grands et les plus

vigoureux des pays étrangers ; à côté d'eux marchait d'un pas fort une jeune fille qui, d'une longue baguette, gouvernait ces animaux terribles, les excitait et les réprimait tour à tour, menant le chariot avec précaution. Dès qu'elle me voit, elle s'approche de mes chevaux avec calme : « Notre situation, dit-elle, n'a pas toujours été aussi déplorable que vous l'apercevez sur cette route, et je ne suis pas accoutumée à solliciter de l'étranger un don, accordé souvent à regret et pour se délivrer du malheureux ; mais la nécessité m'y contraint. Là est étendue sur la paille la femme d'un homme opulent ; elle vient d'être délivrée ; elle était près de son terme quand je l'ai placée sur ce chariot ; à peine ai-je pu la sauver avec le secours de cet attelage : nous arrivons plus tard que les autres fugitifs ; elle n'a plus qu'un souffle de vie, l'enfant nouveau-né est nu dans ses bras. Nous ne pouvons attendre de nos compagnons d'infortune qu'un faible soulagement ; il est même incertain que nous les rencontrions au village le plus voisin, où nous devons nous reposer ce jour ; je crains bien qu'ils ne l'aient passé. Si donc vous êtes de ce voisinage, et si par hasard vous avez quelque pièce de linge dont vous puissiez aisément faire le sacrifice, soyez assez bon que d'en gratifier des malheureux ». Telles étaient ses paroles ; et l'accouchée, pâle, défaillante, se soulevant avec peine, me regardait attentivement. « Je ne doute pas, dis-je, qu'une intelligence céleste ne parle souvent au cœur des hommes sensibles, et ne leur fasse connaître la peine qu'éprouve leur frère ; car ma mère, par un pressentiment de votre détresse, m'a remis de quoi vous secourir ». Déliant aussitôt le paquet, je lui donne la robe de chambre de mon père, les chemises et les couvertures. Dans sa joie, elle me fait des remerciements, et s'écrie : « L'homme heureux ne croit pas qu'il arrive encore des prodiges ; c'est dans le malheur qu'on apprend que le doigt de Dieu dirige les bons vers le bien. Puissiez-vous recevoir de sa part des secours dont vous êtes le distributeur » ! Je voyais l'accouchée passer entre ses mains avec satisfaction les pièces de linge, et particulièrement la laine moelleuse de la robe de chambre. « Hâtons-nous, lui dit la jeune fille, d'aller au village où déjà nos compagnons jouissent du repos ; dès que nous y serons, j'aurai soin de préparer les langes et tout ce qu'il faudra pour vous soulager ».

Me faisant encore un salut et le remerciement le plus sensible, elle anime les bœufs, le chariot part. Je tardais à m'éloigner et retenais mes chevaux. Mon cœur était partagé entre le dessein de les pousser rapidement au village, pour distribuer les aliments à d'autres infortunés, et celui de remettre le tout à la jeune personne pour qu'elle en fit une sage distribution; mon cœur fut bientôt décidé. Conduisant mes chevaux sur ses pas, et l'ayant atteinte en un moment: « Bonne fille, dis-je, ma mère ne m'a pas seulement remis du linge, mais encore des aliments et des boissons, et le caisson de ma voiture en est assez abondamment pourvu. Je suis porté à déposer aussi ces dons entre tes mains, et crois par là remplir au mieux ses ordres; tu les distribueras avec discernement; j'agirais au hasard. — Je ferai de vos dons, dit-elle, un juste emploi; les plus malheureux les recevront, et vous aurez épanoui leurs cœurs ». Ouvrant aussitôt le caisson de la voiture, j'en sors les lourds jambons, les pains, les flacons de vin et de bière, et remets le tout en ses mains; je lui aurais volontiers donné plus encore, mais le caisson était vide. Elle place avec soin tous ces dons aux pieds de l'accouchée, et s'éloigne: Je fais prendre à mes chevaux rapides le chemin de la ville.

Dès qu'Hermann se tait, le voisin, toujours prêt à discourir, s'écrie :

— Oh! combien est heureux celui qui, dans ces jours de fuites et de troubles, vit isolé dans sa maison, et ne voit pas une femme et des enfants collés à lui, trembler dans ses bras! Je sens à présent tout mon bonheur; je ne voudrais pas en ce temps-ci, pour tous les trésors, porter le nom d'époux ni de père. Déjà souvent j'ai voulu fuir: j'ai rassemblé mes plus précieux effets, mon ancienne vaisselle d'argent, les chaînes et les anneaux d'or de ma feuë mère, que je n'ai pas vendus encore. Il me faudra sans doute abandonner bien des objets qu'il n'est pas si aisé de remplacer; je regretterai, quoique la marchandise ne soit pas d'un grand prix, les racines et les simples que j'ai recueillis avec tant de soin; mais laissant mon pourvoyeur dans ma maison, je me consolerais d'en sortir. Si je sauve mon argent comptant et ma personne, tout est sauvé; un célibataire a des ailes s'il veut prendre la fuite.

— Mon voisin, reprit le jeune Hermann avec énergie, je

suis fort éloigné de penser comme vous, et je blâme votre opinion. Peut-on estimer un homme qui, dans le bonheur et dans l'infortune, uniquement occupé de soi, ne sait partager avec personne ni ses peines, ni ses plaisirs, ne trouve en son cœur aucun sentiment qui l'y porte? Aujourd'hui plus que jamais, je me déciderais à prendre une compagne; car un grand nombre de bonnes filles peuvent souhaiter d'avoir un mari qui les protège, et les hommes une femme qui les rassérène, lorsque le malheur est en leur présence.

— Voilà parler selon mes désirs, dit son père en souriant; tu m'as rarement fait entendre un mot si judicieux.

— Mon fils, tu as raison, dit la bonne mère avec vivacité, et nous t'avons donné l'exemple : loin de nous choisir en des jours heureux, ce fut dans le jour le plus sinistre. Je me rappelle que c'était, il y a vingt ans, un lundi au matin : la veille, un dimanche comme aujourd'hui, arriva le terrible incendie qui consuma notre cité. La chaleur et la sécheresse étaient extrêmes, l'eau nous manqua; tout le monde se promenait en habit de fête, dispersé dans les villages et dans les moulins; l'incendie commença à l'une des extrémités de la ville, et, par le courant d'un vent impétueux qu'il fit naître, fut porté rapidement vers l'autre extrémité. Les granges et la riche moisson, les maisons jusqu'au marché, celle de mon père, celle-ci qui en était voisine, tout fut la proie des flammes : nous ne sauvâmes que peu d'effets. Veillant sur ces débris, je passai une triste nuit, assise hors de la ville dans un champ. Cependant le sommeil s'empare enfin de moi. Réveillée au matin par la fraîcheur qu'envoie le soleil levant, je vois la fumée, les charbons embrasés : tout était détruit; il ne restait que les murailles et les cheminées. Alors mon cœur est serré; mais le soleil, plus éclatant que jamais, reparait et répand le courage dans mon âme. Je me lève aussitôt. Je sens naître en moi le désir de voir la place qu'occupait notre maison, de savoir si mes poulets favoris s'étaient préservés du malheur; car mon caractère tenait encore de l'enfance. Je montais sur les ruines fumantes de la maison et de la cour, et considérais cette habitation déserte et réduite en cendres, lorsque, montant d'un autre côté, toi, à présent mon époux, tu parais à mes regards. Ton œil attentif parcourait toute cette place pour découvrir un de tes chevaux qui, dans l'écurie, avait été accablé par des

poutres brûlantes et couvert par les décombres. Nous restons en présence l'un de l'autre, pensifs, saisis de tristesse; la muraille qui séparait nos cours était abattue. Tu me prends la main et me dis : « Lisette, comment viens-tu ici ? Va-t'en, tu embrases tes semelles; les décombres ardents brûlent mes bottes ». Et m'enlevant dans tes bras, tu me portes le long des ruines à travers ta cour : la porte de ta maison et la voûte subsistaient encore, telles que nous les voyons aujourd'hui, et c'est tout ce qui restait de ta demeure. Tu me déposes, et me donnes un baiser : je m'en défendais; mais tu me dis ces paroles tendres, assez intelligibles : « Vois, cette maison est détruite; reste ici, aide-moi à la relever, j'aiderai ton père à relever la sienne ». Je ne compris pas néanmoins le sens de ces paroles, jusqu'au moment où ta mère vint trouver mon père de ta part, et reçut aussitôt la promesse de l'heureux mariage qui nous unit. Je me ressouviens toujours avec plaisir de ces poutres à demi consumées, et de l'éclat avec lequel le soleil se levait sur l'horizon; car ce jour me donna mon époux, et les premiers temps de cette dévastation terrible le fils de ma jeunesse. Je te loue donc, Hermann, de penser aussi, dans nos jours malheureux, avec la confiance d'une âme vertueuse, à te procurer une compagne, et d'oser former ce nœud au milieu de la guerre et sur des ruines.

— La pensée de notre enfant est louable, reprit avec vivacité le père; et ton récit, ma petite femme, est conforme à la vérité, car c'est ainsi que tout se passa; mais le mieux est préférable au bien. Chacun ne réussit pas en recommençant, pour ainsi dire, à vivre; chacun ne doit pas, comme nous et d'autres, se tourmenter de travaux : heureux celui à qui son père et sa mère ont transmis une maison toute établie, et qui, en y prospérant, n'a plus qu'à l'embellir! Les commencements, surtout ceux d'un ménage, sont pénibles; l'homme a des besoins nombreux, et tout renchérit de jour en jour; il faut donc avoir de la prévoyance et une bourse plus garnie. Ainsi, mon Hermann, je m'attends à te voir bientôt conduire dans ma maison une épouse opulente : un garçon estimable mérite une fille bien dotée; et c'est une satisfaction si douce lorsqu'avec la jeune femme que l'on désirait, arrivent aussi, en des caisses et des paniers, d'utiles effets. Ce n'est pas en vain qu'une mère prépare

pour sa fille, durant plusieurs années, tant de gros et de fin linge, que les parrains lui font d'honorables présents en argenterie, et que le père met pour elle en réserve dans son bureau la pièce d'or qui est rare : elle doit un jour, par ces biens et ces dons, ajouter au bonheur du jeune homme qui l'aura préférée à toutes ses compagnes. Je sais combien se plaît dans son domicile une nouvelle mariée qui revoit dans sa cuisine et dans ses appartements ses propres effets, et qui a garni elle-même son lit et sa table. Je veux ne voir entrer ici qu'une fiancée qui ait de l'opulence ; celle qui est dénuée de biens, risque d'être enfin méprisée du mari ; il traite en servante celle qui n'est venue qu'avec un humble paquet. Les hommes seront toujours injustes : le temps de l'amour s'envole. Oui, mon Hermann, tu comblerais ma vieillesse de joie, si tu me présentais bientôt une jeune bru, amenée du voisinage, de cette maison verte. L'homme a beaucoup de fortune ; son commerce et ses fabriques (car où le marchand ne prospère-t-il pas ?) l'accroissent chaque jour. Il n'y a là que trois filles, seules héritières : l'aînée, je le sais, est promise ; mais les cadettes, et pour peu de temps peut-être, sont encore libres. A ta place, je n'aurais pas biaisé si longtemps, et j'aurais été prendre l'une d'entre elles, ainsi que j'emportai ta petite mère.

— Mon dessein, conforme au vôtre, répondit le fils avec respect aux paroles pressantes du père, était de choisir une des filles de notre voisin. Nous avons été élevés ensemble ; dans nos premières années, nous nous réunîmes souvent pour nos jeux près de la fontaine du marché, et je les défendais contre la pétulance de mes camarades ; mais ces jours sont passés il y a longtemps ; il convenait enfin, à ces filles qui grandissaient, de rester à la maison et de fuir les jeux trop libres. Elles ont reçu une bonne éducation : vos désirs, l'ancienneté de notre connaissance, m'ont engagé à me rendre chez elles de temps en temps : mais leur société ne m'a jamais été agréable. Sans cesse, et cela il fallait bien l'endurer, elles trouvaient quelque chose à reprendre en moi ; mon habit était trop long, l'étoffe trop grossière, la couleur trop commune, mes cheveux mal coupés et mal frisés. Enfin la pensée me vint aussi de me parer, comme ces garçons marchands qui se produisent chez elles le dimanche, et qui, en été, étalent leur petit habit de soie ; mais je m'aperçus

assez tôt que j'étais toujours l'objet de leurs railleries : c'est à quoi je fus sensible ; ma fierté en fut blessée ; et ce qui surtout me navrait le cœur, c'est qu'elles méconnaissaient à ce point ma bonne volonté pour elles, et en particulier pour Minette, la plus jeune. Ce sentiment me conduisit encore dans cette maison à la dernière fête de Pâques ; j'avais mis mon habit neuf qui, à présent, est suspendu là-haut dans mon armoire, et j'étais frisé comme nos autres jeunes gens. A mon entrée elles firent des ricanements ; je ne crus point en être l'objet. Minette était à son clavecin ; son père écoutait chanter sa jeune fille, il était ravi et dans sa belle humeur. Les paroles de ces chansons me furent, en grande partie, inintelligibles ; j'entendais seulement qu'il y était souvent question de Pamina, de Tamino¹ ; je ne voulais pas néanmoins demeurer muet. Dès qu'elle a cessé de chanter, je demande des éclaircissements sur le sujet et sur ces deux personnages : tous se taisent et sourient ; mais le père dit : « N'est-il pas vrai, mon ami ; il ne connaît qu'Adam et Eve ». Alors aucun d'eux ne se contient ; les jeunes filles rient aux éclats, les garçons éclatent aussi de rire ; le vieillard, riant de toute sa force, se tenait les côtés. Décontenancé, je laissais tomber mon chapeau et les ricanements se renouvelèrent durant toutes les pièces de musique qui furent exécutées. Honteux et chagrin, je regagne en hâte notre demeure, suspends mon habit dans mon armoire, déboucle mes cheveux de mes doigts, et jure de ne plus remettre le pied sur le seuil de cette maison. J'avais bien raison de prendre ce parti ; car elles sont vaines, malignes, et je sais qu'à présent encore elles ne me donnent pas d'autre nom que celui de Tamino.

— Tu ne devrais pas, Hermann, dit la mère, être si longtemps brouillé avec ces enfants ; car on peut les appeler ainsi toutes trois. Minette certainement est bonne ; elle a toujours eu du penchant pour toi ; il y a peu de jours qu'elle demanda encore de tes nouvelles ; tu devrais la choisir.

— Je ne sais, répond-il d'un air rêveur, mais je vous avoue que ce chagrin s'est tellement emparé de mon esprit, qu'il

1. Personnages d'un opéra-comique allemand, *la Flûte enchantée*, dont Mozart a composé la musique.

me serait impossible de la voir à son clavecin et d'écouter ses chansonnettes.

Alors le père s'emporte, et son courroux éclate en ces mots :

— Tu me donnes peu de satisfaction. Je l'ai toujours dit en voyant que tes seuls goûts sont les chevaux et le labourage ; tu exerces les fonctions du valet d'un riche propriétaire : ton père cependant se voit délaissé par un fils qui pourrait lui faire honneur et se distinguer, comme d'autres de nos jeunes gens, parmi nos concitoyens. Ta mère, dès tes premiers ans, m'a leurré de vaines espérances, lorsque je me plaignais de ce qu'à l'école tu restais toujours en arrière de tes camarades pour la lecture, pour l'écriture, pour l'exercice de la mémoire, et de ce que tu occupais toujours la dernière place. Voilà ce qui arrive quand l'ambition ne vit pas dans le cœur d'un jeune homme, quand il n'a aucun désir de s'élever plus haut. Si mon père avait soigné mon éducation comme j'ai soigné la tienne, s'il m'avait envoyé à l'école et m'eût donné des maîtres, certainement je serais un autre personnage que l'hôte du Lion-d'Or.

Son fils se lève, s'approche de la porte en silence, à pas lents et sans bruit ; mais il est poursuivi par ces paroles que prononce à haute voix son père dominé par le courroux :

— Va, je connais ton esprit mutin, va, et en continuant à remplir tes fonctions, fais en sorte de ne pas t'attirer mes réprimandes. Mais ne pense point à conduire dans ma maison pour ma bru une villageoise, une fille indigente. J'ai vécu longtemps ; je sais me bien comporter envers tout le monde, et reçois les étrangers dans mon hôtellerie, de manière qu'ils partent satisfaits de moi ; je sais leur plaire en les cajolant. Il faut aussi qu'enfin je trouve dans une jeune bru un retour d'égards, et qu'elle m'adoucisse tant de soins : j'ai droit, comme d'autres, d'en avoir une qui touche pour moi du clavecin ; de vouloir que les personnes les plus aimables et les plus choisies de la ville se rassemblent avec plaisir dans ma maison, ainsi qu'elles se rassemblent le dimanche dans celle de notre voisin.

Après qu'il a dit ces paroles, son fils presse doucement le loquet et sort ainsi du salon.

THALIE

CHANT III

LES BOURGEOIS

Le fils respectueux s'étant dérobé à la suite de ce discours mêlé d'empatement :

— Ce qui n'est pas dans le cœur de l'homme, continue le père sur le même ton, ne saurait en sortir, et je ne puis guère espérer que mon vœu le plus ardent s'accomplisse; c'est que mon fils, non content de m'égaliser, soit meilleur que moi. Car que serait une maison, une ville, si chacun, d'après l'exemple des temps passés et des autres pays, ne se faisait pas une étude agréable et continue de l'entretenir et de l'améliorer? Un homme ne doit pas ressembler au champignon, qui, presque au sortir de la terre, pourrit à la place où il est né, et ne laisse aucun vestige de force et de vie. Au premier aspect d'une maison, l'on connaît l'esprit du maître, comme en entrant dans une cité on juge de ses magistrats. Les tours et les murailles tombent-elles en ruines, les rues et les fossés sont-ils bourbeux, la pierre se déjoint-elle sans qu'on la remplace, la poutre est-elle vermoulue, et la maison attend-elle en vain un nouvel étançonement: ce lieu est mal gouverné. Lorsque les autorités supérieures ne veillent pas d'en haut sur l'ordre et la propreté, le citoyen s'habitue à la plus sale nonchalance, comme le mendiant à ses haillons. C'est pourquoi je veux qu'Hermann ne tarde pas à voyager, à voir au moins Strasbourg, Francfort et la riante Manheim, bâtie au cordeau.

Quiconque a vu des villes propres et vastes, n'a pas de repos qu'il n'ait embelli celle où il est né, quelque petite qu'elle soit. Chaque étranger ne loue-t-il pas nos portes que nous avons réparées, la tour que nous avons blanchie, l'église qui semble être nouvellement construite? Ne loue-t-il pas notre pavé, nos canaux couverts où l'eau coule abondamment, si bien distribués pour nos besoins et pour notre sûreté à la première apparence d'un incendie? tout cela n'a-t-il pas été fait depuis notre grand désastre? J'ai six fois, dans notre conseil, eu la place d'inspecteur des bâtiments; je puis dire qu'en poursuivant avec ardeur mes entreprises, en achevant des travaux commencés par des hommes probes, et restés imparfaits, j'ai obtenu, mérité l'approbation et les remerciements sensibles des bons citoyens. Chaque membre du conseil prit enfin de l'émulation, se fit un plaisir de ces soins; à présent tous s'évertuent, et déjà la nouvelle chaussée qui nous unit à la grande route est finie, et l'ouvrage est solide. Mais je crains bien que nos jeunes gens ne suivent pas ces exemples: les uns ne pensent qu'à la dissipation et à des parures passagères: les autres croupissent dans leurs maisons, se tiennent derrière leurs poêles, comme des poules qui couvent, et je crains qu'Hermann ne soit de cette classe.

— Père, tu es toujours injuste envers notre fils, repartit aussitôt la bonne et sage mère; et par là le bien que tu désires s'accomplit le moins. Nous ne pouvons pas en tout élever nos enfants à notre volonté; tels que Dieu nous les donna, nous devons les garder et les chérir, en consacrant nos soins à leur éducation, sans vouloir forcer en eux la nature. Celui-ci a reçu tel don, celui-là tel autre; chacun use du sien, et ne peut être bon et heureux que d'une manière qui lui est propre. Je ne souffre pas que mon Hermann soit grondé; je sais qu'il est digne des biens qui seront un jour son partage, qu'il soigne nos champs en économiste instruit et habile, qu'il est le modèle de nos cultivateurs et de notre bourgeoisie, et je prévois avec certitude qu'il n'occupera pas au conseil la dernière place; mais le gronder et le censurer journellement, comme tu viens de le faire, c'est étouffer tout courage dans le cœur de ce pauvre enfant.

En achevant ces mots, elle sort et se hâte d'aller trouver

son fils, impatiente de le rencontrer, et de rappeler par les paroles d'une tendre mère (car ce bon fils le méritait) la joie dans son âme.

Dès qu'elle est sortie :

— Quel peuple singulier que les femmes et les enfants ! dit le père avec un sourire ; ils aimeraient tant de ne vivre qu'à leur fantaisie, et voudraient qu'ensuite on fût toujours prêt à leur donner des éloges et à les cajoler. Une fois pour toutes, le proverbe ancien est vrai, et restons-en là : *Qui n'avance, recule.*

— J'adopte volontiers ce proverbe, mon digne voisin, dit le pharmacien avec une mine réfléchie, et je m'occupe, en regardant toujours autour de moi, à découvrir ce qui peut améliorer ma situation, pourvu que la nouveauté ne soit pas trop dispendieuse ; mais lorsqu'on veut embellir le dehors et l'intérieur de sa maison, et que les facultés sont limitées, pensez-vous que l'ardeur la plus active puisse y suppléer ? Disons que le bourgeois est trop borné dans ses moyens : en vain il connaît ce qui est bon, il ne peut l'acquérir ; l'objet est trop grand et sa bourse trop petite ; il est à chaque pas arrêté dans ses desseins. Que n'eussé-je pas fait ? mais qui ne serait pas épouvanté, surtout dans la crise présente, des frais qu'entraîneraient de tels changements ? Il y a longtemps que ma maison aurait été un peu mise à la mode et me rirait ; qu'on verrait briller dans toute son étendue de grands carreaux de vitre ; toutefois, peut-on suivre le marchand qui joint à ses richesses la connaissance des lieux où l'on trouve ce qu'il y a de meilleur ? Voyez la maison qui est en face ; ne dirait-on pas qu'elle est neuve ? Avec quelle magnificence le stuc blanc de la volute figure entre les panneaux verts ! combien les fenêtres sont grandes ! comme les carreaux éblouissent ! ce sont autant de miroirs ; les autres maisons du marché restent éclipsées. Et cependant, d'abord après l'incendie, les plus belles étaient les nôtres, la pharmacie de l'Ange et l'hôtellerie du *Lion d'Or*. Mon jardin aussi était renommé dans toute notre contrée ; et chaque voyageur s'arrêtait pour regarder à travers la palissade rouge, le mendiant, statue de pierre, et celle du nain en habit coloré. Mais ceux auxquels je présentais le café dans la superbe grotte qui, je l'avoue, est à présent souillée de poussière et à demi ruinée, témoignaient une grande

joie à l'aspect de la lumière étincelante et colorée qu'envoyaient les coquillages si heureusement assortis ; et le connaisseur ébloui considérait même les cristaux de plomb et les coraux. On n'admirait pas moins les peintures de la salle, où l'on voit se promener dans un jardin les dames et les messieurs parés, tenant et offrant des fleurs de la pointe de leurs doigts délicats. Eh bien ! de nos jours, qui voudrait seulement regarder ces décorations ? Dans mon humeur chagrine, je ne vais presque plus dans mon jardin ; on veut que tout prenne une autre forme, et, comme on le dit, soit marqué au coin du goût ; il faut que les lattes et les bancs de bois soient blancs ; on n'aime que le simple et l'uni, on a proscrit la ciselure et la dorure ; et cependant le bois étranger est à présent ce qui coûte le plus. Je consentirais sans peine à me procurer, comme d'autres, quelques objets d'un goût nouveau, à marcher avec mon siècle, à renouveler souvent mes meubles ; mais on craint de faire le plus petit pas : qui peut à présent payer les ouvriers ? J'ai voulu, il n'y a pas longtemps, faire redorer l'enseigne de ma pharmacie, l'ange Michel, aux pieds duquel se roule un dragon terrible : le prix de la réparation était si grand, que j'ai préféré de le laisser encore tel qu'il est, tout embruni.

EUTERPE

Musica e Juanis Linares

CHANT IV

LA MÈRE ET LE FILS

Durant l'entretien de ces amis, la mère va chercher son fils, d'abord à l'entrée de la maison, où il avait accoutumé de s'asseoir sur un banc de pierre; ne l'y trouvant point, elle porta ses pas vers l'écurie, dans la pensée qu'il y serait peut-être pour soigner les superbes chevaux qu'il acheta poulains, soin dont il ne se reposait que sur lui-même. Le valet dit :

— Il est allé dans le jardin.

Alors elle traverse avec rapidité les deux longues cours, passe devant les étables et les solides bâtiments des granges, entre dans le vaste jardin qui s'étendait jusqu'aux murs de la cité; elle le traverse aussi, et dans sa route elle voit avec plaisir les progrès de chaque plante, redresse les supports sur lesquels reposaient les branches du pommier chargées de fruits, et du poirier pliant sous le poids des siens; elle dégage promptement le chou vigoureux et rebondi de quelques chenilles; car une femme active ne fait point un pas qui soit inutile.

Arrivée dans le berceau de chèvrefeuille à l'extrémité du jardin, elle n'y trouve pas son fils, et ses yeux l'ont en vain cherché dans toute l'enceinte qu'elle a parcourue; mais la petite porte qui, par la faveur particulière d'un aïeul, digne bourgmestre, fut placée dans le mur de la cité, était entr'ouverte. Elle en sort, et, passant le fossé qui était à sec, arrive

près du grand chemin au sentier escarpé de son vignoble qui, ceint d'une forte haie, était favorablement exposé aux rayons du soleil. Elle gravit ce sentier, et, dans son chemin, elle voit avec satisfaction l'abondance des grappes de raisin, qui pouvaient à peine recevoir quelque abri du feuillage. Traversant le milieu du vignoble, on parvenait au sommet par un degré formé de pierres non taillées, et sous un berceau de vigne; là étaient appendus le chasselas blanc, et le raisin muscat, en grappes d'un bleu rougeâtre et d'une grosseur extraordinaire : ces fruits, cultivés avec soin, étaient destinés à l'ornement des desserts qu'on présentait aux étrangers; le reste du vignoble portait des ceps isolés l'un de l'autre, et chargés de plus petites grappes qui donnaient un vin excellent. Elle jouit par avance des bienfaits de l'automne, de la fête où tout le canton, en chant, cueille les raisins, les foule au pressoir, et remplit de vin les tonneaux; où le soir des feux d'artifice éclairent toute la contrée, et font entendre un bruit éclatant pour honorer la plus belle des récoltes.

Cependant elle marche avec plus d'inquiétude, depuis qu'elle a deux et même trois fois appelé son fils, et que l'écho seul lui a répondu, écho babillard qui a retenti des tours de la ville en sons nombreux. Il était si rare qu'elle eût à chercher son fils ! jamais il ne s'éloignait, ou il avait soin de l'en prévenir pour épargner de vives craintes à sa tendre mère ; mais elle espère encore le rencontrer en poursuivant sa route, puisque la dernière porte du vignoble, comme la première, était ouverte.

Elle va dans le vaste champ qui formait le dos de la colline; elle était toujours sur son propre terrain, et son cœur éprouvait de la joie en voyant le blé qui, chargé d'épis dorés et forts, s'inclinait et s'agitait sur tout le champ. Elle suit dans une lisière un sentier en dirigeant ses regards vers le grand poirier qui s'élevait sur un coteau, limite de ses possessions. On ne savait qui l'avait planté ; on l'apercevait de toutes parts à une grande distance, et son fruit était renommé; sous cet arbre, à midi, les moissonneurs prenaient joyeusement leur repas, et les bergers qui gardaient les troupeaux s'asseyaient sous son ombrage; on y trouvait des bancs de pierre et de gazon.

Elle ne s'était pas trompée dans son espoir, là son Her-

mann était assis ; il se reposait la tête appuyée sur son bras, et paraissait considérer dans l'éloignement les monts qui bordaient cette contrée ; il avait le dos tourné contre sa mère. Elle se glisse doucement vers lui, et d'une main légère lui touche l'épaule ; il se retourne, elle voit ses yeux chargés de larmes.

— Ma mère, dit-il étonné, vous m'avez fait une surprise.

Et il se hâta d'essuyer ses pleurs, expression des sentiments généreux de ce jeune homme.

— Quoi ! mon fils, tu pleures ? dit la mère émue. Je ne te reconnais point à cette désolation ; je ne t'ai jamais vu dans cet état. Dis-moi ce qui navre ton cœur, ce qui te porte à t'asseoir seul ici sous ce poirier, et ce qui remplit tes yeux de larmes ?

L'excellent jeune homme recueillant les forces de son âme :

— Vraiment, répliqua-t-il, pour être à présent insensible à la misère humaine, à la détresse des exilés, il faut n'avoir pas même un cœur, et avoir une poitrine d'airain ; pour vivre en nos jours sans aucun souci sur son propre bonheur ni sur le bonheur de sa patrie, il faut avoir une tête entièrement dépourvue de sens. Ce qu'aujourd'hui j'ai vu et entendu a pénétré mon âme : je suis sorti de la maison ; j'ai porté mes regards sur le paysage admirable, étendu, qu'embrassent autour de nous des coteaux fertiles ; sur les épis dorés qui déjà se penchent en gerbes au-devant de la moisson, sur les riches fruits qui promettent de remplir nos greniers : mais, hélas ! que l'ennemi est près de nous ! Les flots du Rhin nous défendent ; mais que peuvent maintenant les flots et les montagnes contre cette nation terrible qui s'approche comme un orage, qui rassemble de toutes parts la jeunesse et la vieillesse, et va toujours en avant avec impétuosité ? multitude qui ne craint pas la mort, multitude qui presse la multitude et soudain la remplace. Et un Germain se hasarde de rester dans sa maison ! il espère peut-être d'échapper au désastre qui menace d'être universel. Ma mère chérie, je vous déclare que je suis chagrin en ce jour d'avoir été exempté de l'enrôlement fait, il y a peu de temps, parmi nos citoyens. Il est vrai, je suis votre fils unique¹ ; nos possessions et les soins d'en recueillir tous les

1. Selon la règle établie, cette circonstance lui donnait un droit d'exemption.

produits, sont considérables : mais ne me vaudrait-il pas mieux d'être placé en avant des frontières pour résister à l'ennemi, que d'attendre ici la misère et la servitude ? Oui, mon esprit animé de courage, le désir ardent qui s'élève du fond de mon cœur, me disent de vivre et de mourir pour la patrie, et d'offrir un digne exemple. Si la fleur de la jeunesse allemande se réunissait aux frontières, déterminée par un mutuel engagement à ne point céder le terrain aux étrangers... oh ! certainement ils ne mettraient pas le pied sur notre sol heureux, ils ne consommeraient pas sous nos yeux les fruits de notre pays, ils n'y commanderaient point aux hommes et n'y raviraient point les femmes. Apprenez, ma mère, que j'ai fermement résolu d'exécuter bientôt, à cet instant même, ce que la raison et la justice m'ont paru exiger de moi. Les longues délibérations n'amènent pas toujours le choix le plus sage : apprenez que je ne rentrerai pas dans notre maison ; d'ici je me rends à la ville, et je consacre à nos guerriers ce cœur et ce bras pour le service de la patrie. Qu'après cela mon père juge si une ambition louable ne vit pas aussi dans mon âme, et si je n'ai aucun désir de m'élever.

La bonne et sage mère répandant quelques larmes, car elles paraissaient facilement sur sa paupière :

— Mon fils, dit-elle avec un regard expressif, qu'est-ce qui t'a changé à ce point ? Tous les jours, hier encore, tu ouvrais ton cœur à ta mère ; pourquoi ne lui fais-tu pas connaître tes souhaits ? Si quelque autre t'eût entendu, séduit par l'énergie de tes paroles, il te comblerait d'éloges, et vanterait ton dessein comme le plus généreux qu'on puisse former : moi, je te blâme ; car, vois-tu ? je te connais mieux. Tu me voiles ton cœur. Ce n'est pas le tambour ni la trompette qui t'excitent à partir ; tu ne désires pas de te produire en uniforme aux yeux de nos jeunes filles ; quelque brave que tu sois, ta vocation est de bien régler et de maintenir notre maison, et de veiller paisiblement sur la culture de nos terres. Parle-moi donc avec ingénuité ; qu'est-ce qui te pousse à cette résolution ?

— Ma mère, dit-il avec un air sérieux, vous êtes dans l'erreur. Les jours ne se ressemblent pas : l'adolescent mûrit, devient homme ; il mûrit mieux pour les belles actions dans une vie calme et réglée, que dans une vie incertaine

et tumultueuse, souvent la perte des jeunes gens. Quoique mon caractère soit, ait été paisible, il s'est formé dans mon sein un cœur qui hait l'injustice et l'oppression; j'apprécie très bien ce qui arrive dans le monde, et mon corps s'est fortifié par le travail. Tout ceci est vrai, je le sens et l'ose affirmer. Cependant, ma mère, vous avez eu raison de me blâmer, et vous m'avez surpris ne disant pas la vérité entière, et me rendant coupable de quelque dissimulation. Je l'avoue. ce n'est pas l'approche du péril qui me fait quitter la maison de mon père, ni la pensée généreuse d'être le défenseur de la patrie et l'effroi de l'ennemi. Ce n'étaient là que des paroles, elles vous devaient cacher les sentiments qui déchirent mon cœur. O ma mère! veuillez me laisser: puisque ce cœur forme des vœux inutiles, que ma vie se donne inutilement; car je sais que si tous ne concourent pas au même but, se consacrer à notre défense, c'est vouloir se perdre.

— Poursuis, reprit sa mère; que je sache tout, depuis le plus grand sujet de ton agitation jusqu'au moindre. Les hommes sont violents, ils se portent souvent à quelque extrémité; les oppositions directes achèvent de les mettre hors d'eux-mêmes; une femme est habile à trouver des moyens, à prendre, s'il le faut, un détour adroit pour arriver au but. Ne me cache rien: pourquoi es-tu plus vivement ému que tu ne l'as jamais été? pourquoi ton sang bouillonne-t-il dans tes veines? pourquoi des larmes, malgré toi, se pressent-elles dans tes yeux pour s'en précipiter?

Alors le bon jeune homme s'abandonne à sa douleur; il pleure, il sanglote sur le sein de sa mère; il est vaincu, et profère ces paroles:

— Le reproche que m'a fait mon père m'a percé l'âme, reproche que je n'ai mérité ni aujourd'hui ni en aucun jour de ma vie. Honorer mon père et ma mère fut de bonne heure mon plaisir le plus cher; personne ne me paraissait plus prudent et plus sage que ceux qui m'avaient donné la vie, et dont l'attention sévère m'avait guidé dans la nuit de l'enfance. J'ai eu beaucoup de support pour mes camarades, le venin de leur malice n'a pu nuire à l'affection que j'avais pour eux: souvent, quand ils me jouaient de mauvais tours, je faisais semblant de ne pas m'en apercevoir; mais s'ils se moquaient de mon père lorsque, le dimanche, il sortait de

l'église d'un pas grave et vénérable ; s'ils riaient à la vue du ruban de son bonnet, et des fleurs de sa robe de chambre qu'il portait avec dignité, et qui n'a été donnée qu'aujourd'hui ; alors, fermant aussitôt un point terrible, je me précipitais sur eux avec une rage aveugle, et frappais sans savoir où tombaient mes coups redoublés : ils hurlaient, le sang coulait de leurs narines, et ils pouvaient à peine échapper à la furie de ma poursuite.

Animé de ce respect filial, je croissais pour avoir à supporter bien des torts de la part de mon père. Avait-il à se plaindre d'autrui, l'avait-on chagriné dans la séance du conseil, trop de fois, s'en prenant à moi, il m'accablait de mots injurieux, et je portais la peine des querelles que ses collègues lui avaient suscitées et de leurs intrigues. Vous m'avez souvent plaint vous-même ; j'endurais tous ces traitements, sans cesse occupé de la pensée d'honorer du fond de mon âme mes parents les plus chers, de reconnaître leurs bienfaits, et ce tendre sentiment qui, toujours présent au cœur d'un père et d'une mère, les porte à se refuser beaucoup de jouissances pour accroître le bien de leurs enfants. Mais, hélas ! ce n'est pas cette attention seule, dont les fruits sont tardifs, qui procure le bonheur ; il ne résulte pas d'amas accumulés sur amas, ni de champs ajoutés à des champs, quoiqu'on ait eu soin de les bien arrondir. Un père, et avec lui ses enfants, avancent en âge sans jouir d'un heureux jour, sans être dégagés des soucis du lendemain. Voyez l'étendue et la richesse de ces champs ; au-dessous, le vignoble et le jardin ; plus loin, les granges et les étables ; quelle série agréable de biens ; mais lorsqu'au delà je regarde l'arrière-maison, le toit sous lequel je découvre la fenêtre de ma petite chambre ; lorsque, me rejetant dans le passé, je songe combien de nuits en ce lieu j'ai déjà attendu la lune, et combien de matins le soleil, quand le sommeil salutaire ne m'avait accordé que peu d'heures de repos, ah ! non moins que ma chambre, la cour et le jardin, et le beau champ qui s'étend sur la colline, me paraissent alors si solitaires ! tout à mes yeux est si désert ! il me manque une compagne.

— O mon fils ! dit la tendre mère, quand tu souhaites de conduire dans ta chambre l'épouse qui t'aura été accordée, afin que la nuit soit pour toi une heureuse moitié de la vie,

et que le jour tu te livres plus gaiement à des travaux dont tu posséderas les fruits, tu ne peux former ce souhait avec plus d'ardeur que ton père et ta mère. Nous t'avons toujours exhorté, pressé même de te choisir une compagne; mais je le sais, et mon cœur me le dit en ce moment : quand l'heure n'est pas venue, l'heure véritable, et qu'elle n'amène pas la véritable compagne, le choix est reculé, et ce qui agit le plus est la crainte de prendre la fausse. Te le dirai-je, mon fils? je crois que le tien est fait; ton cœur est atteint, il est plus sensible qu'il ne l'a jamais été. Parle ouvertement; car je me le suis déjà dit : cette jeune fille, expatriée, est celle que tu as choisie.

— Mère chérie, vous l'avez dit, répond-il avec feu, oui, c'est elle; et si je ne la conduis pas ce jour même dans notre maison comme mon épouse, si elle s'éloigne, et, ce que peuvent causer les troubles de la guerre et tant de funestes migrations, si elle disparaît pour toujours à mes yeux, ô ma mère! en vain, dans tout le cours de ma vie, ces champs se couvriront pour moi des plus riches fruits, en vain chaque année m'apportera les dons de l'abondance. Oui, la maison où je suis né, le jardin, ont perdu pour moi tout leur attrait; et même, hélas! la tendresse d'une mère ne console point cet infortuné. Je sens que l'amour relâche tous les autres nœuds en formant les siens; si la jeune fille s'éloigne de son père et de sa mère pour suivre son mari, le jeune homme qui voit partir sa seule bien-aimée, oublie qu'il a une mère et un père. Laissez-moi donc m'abandonner à la route où me pousse le désespoir; car mon père a prononcé la sentence décisive, et sa maison n'est plus la mienne, quand il la ferme à celle que seule je désirais d'y conduire.

— Deux hommes opposés dans leurs sentiments, reprit la bonne et prudente mère, sont-ils donc comme les rocs? sont-ils tellement fiers et immobiles qu'aucun d'eux ne veuille faire un pas pour se rapprocher l'un de l'autre, ni ouvrir le premier ses lèvres et proférer des paroles conciliantes? Mon fils, je t'en assure, dans mon cœur vit encore l'espoir que ton père, quoique si prononcé contre le choix d'un fille indigente, te permettra d'épouser celle que tu aimes, pourvu qu'elle soit bonne et sage.

Dans ses vivacités il dit bien des choses qu'ensuite il

n'exécute pas ; aussi, lui arrive-t-il souvent de consentir à ce qu'il avait refusé ; mais il exige des paroles douces, et il peut les exiger de toi, il est ton père. Nous savons très bien aussi que son courroux ne dure pas longtemps après son repas. Quand à table il parle avec feu et se plaît à contester les raisonnements des convives, le vin réveillant toute la véhémence avec laquelle s'exerce la volonté, ne lui permet pas de bien saisir leurs expressions ; il n'écoute que lui seul, et n'est affecté que de ses propres sentiments ; mais le soir arrive, et les longs entretiens auxquels il s'est livré avec ses amis sont passés ; il est plus doux, je le sais, quand la petite pointe de vin s'est évaporée, et qu'il sent les torts que sa vivacité a commis. Viens, faisons sur-le-champ la tentative ; risquer avec courage amène seul le succès : le secours des amis assis encore à ses côtés nous est nécessaire, et particulièrement le digne pasteur nous secondera.

Elle dit avec feu ; et, se levant du banc de pierre, elle en retire son fils, disposé à suivre ses pas : occupés de leur dessein important, ils descendent la colline en silence.

POLYMNIE

Poesie lirica

CHANT V

LE COSMOPOLITE

Les trois personnages encore assis, le pasteur, le pharmacien et l'hôte, poursuivaient leur entretien, dont le sujet, considéré par eux sous toutes ses faces, était toujours le même.

— Je ne cherche pas à vous contredire, dit le pasteur guidé par des vues sages. L'homme, je le sais, tend à l'amélioration de son état, il aspire à s'élever, ou du moins la nouveauté réveille ses désirs ; mais gardez-vous de rien outrer ; car, avec ce penchant, la nature nous inspira aussi de l'attachement pour ce qui est ancien ; elle fait pour nous d'une longue habitude un plaisir. Tous les états sont bons, lorsque la nature et la raison ne les condamnent pas : l'homme désire beaucoup, et n'a besoin que de peu ; les jours des mortels sont de courte durée et leur sort est borné. Je ne blâme pas celui qui, toujours actif et ne connaissant point le repos, parcourt avec une ardeur audacieuse les mers et toutes les routes de la terre, satisfait de s'environner, lui et les siens, de ses gains accumulés ; mais je sais priser l'homme paisible, qui porte ses pas tranquilles autour de l'héritage paternel, et qui prenant l'ordre des saisons, cultive son champ. Il ne voit pas le sol changer à chaque année pour contenter ses vœux, ni l'arbre nouvellement planté se hâter d'étendre vers le ciel des rameaux décorés des richesses de l'automne ; non, la patience

lui est nécessaire ; il doit avoir une âme pure, égale et calme, une raison droite ; il ne confie que peu de semences au sol nourricier, et ne sait élever que de petits troupeaux ; l'utile est la seule pensée qui l'occupe. Heureux celui qui reçut de la nature un caractère si bien réglé ! nous devons tous notre nourriture à des hommes semblables. Heureux aussi l'habitant d'une petite cité, qui vit et de son champ et de sa profession ! sur lui ne pèsent point la peine et les soucis qu'éprouve le villageois, circonscrit en des limites étroites ; il n'est pas moins à l'abri des troubles continuels qui agitent les insatiables habitants des villes opulentes, et surtout les femmes, par l'ambition de rivaliser avec les plus riches et les plus grands, lors même que leurs moyens sont faibles. Notre hôte, bénissez donc constamment l'application de votre fils à des travaux paisibles, et bénissez la compagne assortie à son caractère, qu'un jour il se choisira.

Il achevait ces paroles, lorsque la mère entre, tenant son fils par la main, le conduit et le place devant son mari.

— Bon père, dit-elle, combien de fois, en jasant ensemble, avons-nous fait mention du jour heureux et longtemps attendu, où notre Hermann, par le choix de son épouse, nous comblerait enfin de joie ! Nos pensées se portaient çà et là ; nous lui destinions tantôt l'une, tantôt l'autre, dans ces entretiens familiers d'un père et d'une mère. A présent, ce jour est arrivé ; le ciel a conduit devant ses pas et lui a présenté son épouse, et son cœur s'est décidé. Ne disions-nous pas toujours : il doit former ce choix lui-même ? Bien auparavant, n'as-tu pas souhaité de voir naître en lui cette vive inclination qui lui ferait trouver son bonheur dans une compagne ? L'heure est venue, il a éprouvé ce sentiment, et a fait son choix en homme sensible. C'est cette jeune fille, cette étrangère qu'il a rencontrée. Qu'il l'obtienne de toi ; sinon, il a juré qu'il ne prendrait jamais d'épouse.

— Que je l'obtienne de vous, mon père, dit le fils ; mon cœur a fait un choix sûr, exempt de blâme ; vous aurez en elle une fille incomparable.

Mais le père gardait le silence. Aussitôt le pasteur se lève, et prenant la parole :

— C'est toujours d'un moment que la vie et la destinée de l'homme dépendent ; car, même après de longues déli-

bérations, la décision est l'ouvrage d'un moment, et l'homme sensé prend seul la meilleure : c'est un tact du sentiment qu'on risque d'émousser en se livrant alors à des considérations accessoires. L'âme d'Hermann est saine ; je le connais depuis son enfance ; il ne tendait pas indifféremment les mains vers tous les objets ; ce qu'il demandait pouvait lui convenir ; alors aussi il ne lâchait pas prise. Ne soyez donc point surpris, effarouché, de voir arriver soudain ce que vous souhaitiez depuis si longtemps. Il est vrai que votre vœu, tel que vous l'aviez conçu peut-être, n'est pas rempli ; nos désirs aveugles nous déguisent quelquefois l'objet désiré ; les dons nous viennent d'en haut sous leur forme véritable. Ne méconnaissez donc point la jeune personne qui, la première, a touché l'âme de ce fils bon et judicieux que vous adorez. Heureux celui à qui la première qu'il aime donne aussitôt sa main, et dont le vœu le plus cher ne languit pas secrètement au fond de son cœur ! Oui, tout en lui me l'annonce, le sort de votre fils est décidé. Un penchant vrai fait subitement de l'adolescent un homme. Hermann est inébranlable ; si vous lui refusez votre consentement, je crains que les plus belles années de sa vie ne s'écoulent dans la tristesse.

Le pharmacien, dont les paroles étaient prêtes depuis longtemps à s'échapper de ses lèvres :

— Prenons en cette occasion aussi la route moyenne, dit-il avec un air réfléchi ; l'empereur Auguste même avait pour devise : *Hâte-toi lentement*. Je suis très disposé à servir le cher voisin, à mettre en œuvre pour son utilité le peu que j'ai d'intelligence ; la jeunesse, en particulier, a besoin d'être guidée. Laissez-moi donc partir ; je veux apprécier la jeune personne, questionner sa commune, qui doit la connaître ; on ne m'abuse pas si facilement, et je sais évaluer les paroles.

Ces mots volent des lèvres du fils.

— Faites cela, mon voisin, allez, prenez des informations ; mais je désire que le digne pasteur vous accompagne ; deux hommes si excellents sont des témoins irréprochables. O mon père ! ne croyez pas que cette personne en venant ici ait fait une échappée ; elle n'est pas de ces vagabondes qui parcourent le pays pour enlacer par leurs intrigues les jeunes gens sans expérience. Non, ce fléau terrible, universel, la guerre qui ravage le monde, qui a déjà soulevé

hors de leurs fondements tant de maisons solides, a banni aussi l'infortunée. Des hommes distingués et d'une illustre naissance ne sont-ils pas errants et misérables ? des princes déguisés fuient, des rois vivent dans le bannissement. Hélas ! elle est de même fugitive, elle, la meilleure de son sexe ; oubliant ses propres malheurs, elle assiste ceux qui en sont les compagnons, secourable encore lorsqu'elle est elle-même sans secours. De grandes calamités s'étendent sur la terre. Serait-il impossible qu'un bien sortît de ces maux ? et ne pourrai-je pas, en recevant dans mes bras une compagne fidèle, me consoler de cette guerre, comme vous vous consolâtes de l'incendie ?

Alors le père, rompant le silence, signifie en ces mots sa volonté :

— Comment, ô fils ! s'est déliée ta langue, qui depuis tant d'années était engourdie, et ne formait des sons articulés qu'en des occasions urgentes ? Faut-il donc que j'éprouve aujourd'hui le sort dont tous les pères sont menacés, c'est qu'une mère trop indulgente soit toujours prête à favoriser l'opiniâtreté de son fils, et qu'ils trouvent dans chaque voisin un partisan, dès que le père ou l'époux essuie de leur part une attaque ? Mais je ne veux pas lutter contre vous tous réunis ; qu'en résulterait-il ? d'avance je vois déjà la mutinerie et les larmes. Allez, et si vos informations lui sont favorables, à la garde de Dieu, amenez-la dans ma maison comme ma fille ; sinon, qu'il l'oublie.

Ainsi dit le père, et, transporté de joie, le fils s'écrie :

— Avant la fin du jour vous aurez la plus estimable fille que puisse désirer un homme en qui respire la sagesse. Elle sera aussi heureuse qu'elle est bonne, c'est ce que j'ose affirmer. Oui, elle me remerciera toute sa vie de lui avoir rendu en vous un père et une mère, comme de leur côté, un père et une mère désirent d'avoir des enfants vertueux. Mais plus de retard, je cours harnacher mes chevaux et conduis ces amis sur les traces de celle que j'aime ; je m'abandonne à eux, à leur prudence ; leur décision, je vous en fais le serment, est ma règle, et je ne revois plus la jeune étrangère qu'elle ne soit à moi.

En même temps il sort ; ceux qui restent dans le salon confèrent entre eux avec sagesse et se hâtent de se concerter pour cette affaire importante.

Hermann vole vers l'écurie, où les ardents chevaux se reposaient, et consummaient rapidement l'avoine pure et le foin sec, fauché dans la meilleure prairie. Aussitôt il leur met le frein luisant, fait passer les courroies dans les boucles argentées, attache les longues et larges guides, et conduit les chevaux dans la cour, où le zélé valet, tirant la voiture par le timon, la fait avancer. Donnant aux traits leur exacte longueur, ils attellent les coursiers dont la vigueur emporte légèrement un char dans la carrière. Hermann a saisi le fouet, il est assis, et, la voiture étant arrivée sous la voûte de la grande porte, et les deux amis ayant pris aussitôt leurs places, elle roule avec rapidité, laisse en arrière le pavé, les murs et les tours éclatantes. Il dirige vers la célèbre chaussée sa course toujours également impétueuse, soit qu'il monte les coteaux, soit qu'il descende dans les plaines : mais, lorsqu'il aperçoit la tour du village et les chaumières entourées de jardins, il se dit qu'il est temps d'arrêter ses chevaux.

Ceint du vénérable ombrage de tilleuls élevés jusqu'au ciel, et enracinés profondément depuis des siècles, s'étendait devant le village un grand pré, couvert d'un gazon vert, lieu de plaisance des villageois et des citadins du voisinage.

Sous ces arbres, au bas d'un plan incliné, était une fontaine ; en descendant les degrés, on voyait des bancs de pierre placés autour de la source pure, toujours vive et jaillissante ; un petit mur l'entourait et servait d'appui à ceux qui venaient puiser dans son onde épanchée.

Hermann prend la résolution d'arrêter ses chevaux sous cet ombrage ; il l'exécute.

— Mes amis, dit-il, descendez à présent de la voiture, et allez apprendre si cette jeune personne mérite que je lui offre ma main. Pour moi, je n'en doute pas ; vous ne me direz rien à ce sujet qui me soit nouveau et me surprenne ; si j'étais chargé seul de ma conduite, je volerais au village, et la bonne fille déciderait de mon sort en peu de mots. Il vous sera aisé de la reconnaître ; car j'ai peine à croire que la beauté de quelque autre puisse être comparable à la sienne : cependant je vous donnerai encore pour indices ses vêtements, dont la propreté est remarquable. Un rouge corps de jupe, fermé par un beau lacet, élève son sein arrondi ;

son corset noir marque sa taille ; elle a soigneusement plissé le haut de sa chemise pour former la fraise qui entoure son menton avec une grâce pudique ; son visage ovale et agréable annonce la candeur et la sérénité ; ses longs cheveux sont roulés plusieurs fois en tresses fortes autour d'épingles d'argent ; son jupon bleu, sous le corset, descend en plis nombreux à ses pieds. Mais ce que je dois vous dire encore, et ce dont je vous conjure expressément, c'est de ne point parler à la jeune personne, et de ne point laisser apercevoir votre but ; contentez-vous d'interroger les autres, d'écouter tout ce qu'ils vous raconteront à son sujet. Quand vous serez assez éclaircis pour tranquilliser mon père et ma mère, venez me rejoindre et nous songerons au parti qu'il faudra prendre. Je me suis formé ce plan durant notre route.

A ces mots, les deux amis se rendent au village. Les jardins, les granges et les maisons fourmillaient d'une multitude d'hommes ; les charrettes, pressant les charrettes, remplissaient la rue spacieuse ; les hommes soignaient les chevaux et les animaux mugissants qui restaient attelés ; les femmes se hâtaient d'étendre sur toutes les haies le linge pour le sécher, et les enfants joyeux barbotaient dans une eau limpide.

Les deux honnêtes espions se faisant jour à travers les charrettes, les hommes et les animaux, portaient leurs regards à droite et à gauche, cherchaient les traits de la personne indiquée ; mais aucune des femmes qu'ils aperçoivent ne leur paraît être cette jeune merveille.

Bientôt la presse s'augmente devant leurs pas. Des hommes turbulents se querellaient autour des chariots ; des femmes prenaient part à la querelle et poussaient des cris perçants.

Aussitôt un vieillard qui marchait avec dignité, s'approche, arrive près des contestants ; au moment qu'il a ordonné la paix et menacé de punir du ton sérieux d'un père, le tumulte est étouffé.

— Le malheur, s'écrie-t-il, n'a donc pu encore nous mettre un frein ; nous faire enfin comprendre, quand même nous ne saurions pas tous également peser nos actions, que nous nous devons les uns aux autres de la patience et du support ? Il est trop vrai que l'homme heureux est intrai-

table; mais vos revers ne pourront-ils pas vous apprendre à ne plus vivre en discorde avec vos frères? Voyez donc avec bienveillance la place que l'un de vous obtient sur un sol étranger, et partagez ensemble ce qui vous reste de vos possessions, afin de rencontrer à votre tour des âmes compatissantes.

Tel est le discours de ce vieillard, et tous gardaient un profond silence : rappelés à la douceur, ils rangent de bon accord les attelages et les chariots.

Le pasteur ayant entendu ces paroles, et vu dans la personne de cet étranger le calme d'un juge, s'avance vers lui, et ces mots expriment les sentiments dont il est animé :

— Père vénérable, quand un peuple coule ses jours en des temps heureux, où il vit paisiblement des fruits de la terre, qui ouvre de toutes parts son vaste sein, et renouvelle libéralement chaque année et chaque mois les dons qu'il désire, alors tout marche comme de soi-même, chacun s'estime le plus prudent et le plus sage; on se maintient l'un à côté de l'autre, et le plus sensé est quelquefois confondu dans la foule, parce que les événements se succèdent d'un cours tranquille et semblent être leurs propres moteurs. Mais le malheur vient-il rompre les sentiers ordinaires de la vie, renverser la maison, ravager le jardin et le champ, bannir le mari et la femme du sein de leur domicile chéri, et les entraîner dans un labyrinthe immense, durant des jours et des nuits de cruelle détresse; ah! l'on cherche alors autour de soi qui pourrait bien être l'homme le plus prudent, et il ne profère plus en vain ses oracles. Répondez, respectable étranger; vous exercez, j'en suis certain, les fonctions de juge parmi ces fugitifs, dont vous avez calmé l'âme en un moment. Oui, je crois aujourd'hui voir m'apparaître un de ces plus anciens chefs qui conduisirent des peuples exilés par les déserts et par des routes incertaines: je crois parler à Josué même ou à Moïse.

Le juge lui répond avec gravité :

— Il est certain que notre époque ressemble aux époques les plus extraordinaires dont fassent mention les annales, soit sacrées soit humaines; car celui qui vécut hier et qui vit aujourd'hui, peut dire qu'en ce peu de moments il a vécu des années, tant les événements se pressent dans leur suc-

cession rapide. Quoique je sois encore plein de vie, si je me reporte un peu vers le passé, il me semble que la vieillesse la plus chenue pèse sur ma tête. Oh ! nous pouvons bien nous comparer à ceux auxquels, dans une heure terrible, Dieu le Seigneur apparut au milieu du buisson ardent ; car il nous apparut aussi au milieu des nuées et des flammes.

Le pasteur se propose de prolonger cet entretien pour connaître le sort de ce vieillard et de ceux dont il était le conducteur, lorsque son compagnon, empressé d'agir, lui dit secrètement à l'oreille :

— Continuez de parler avec le juge, et dirigez le discours sur la jeune personne : moi, je vais de tous côtés pour la chercher, et reviens dès que je l'ai trouvée.

Le pasteur l'approuve d'un signe de tête, et l'honnête espion parcourt les jardins, les buissons et les granges.

CLIO

—

Histoire

CHANT VI

LE SIÈCLE

Le pasteur interroge le juge sur les malheurs de ce peuple, et sur le temps qui s'est écoulé depuis qu'il a été banni de sa patrie.

Nos malheurs, répond l'étranger, ne sont pas récents; nous avons été abreuvés des amertumes de toute cette époque, amertumes plus horribles, puisque, avec tant d'autres infortunés, notre plus douce espérance a été trompée. Car, qui pourrait nier qu'au premier rayon du nouveau soleil montant sur l'horizon, lorsqu'on entendit parler des droits communs à tous les hommes, de la liberté vivifiante et de l'égalité chérie, qui pourrait nier qu'il n'ait senti son cœur s'élever et frapper de mouvements plus vitaux son sein plus libre? Chacun alors espéra jouir de son existence; les chaînes qui assujettissaient tant de pays, et que tenait la main de l'oisiveté et de l'intérêt, semblaient se délier. Tous les peuples opprimés ne tournaient-ils pas leurs regards vers la capitale du monde? titre glorieux que cette ville portait depuis si longtemps avec justice, et qu'elle n'avait jamais plus mérité qu'à cette époque. Les noms des hommes qui proclamèrent les premiers la liberté, ne furent-ils pas égaux aux noms les plus célèbres, élevés jusqu'aux astres? Chacun sentit renaître en soi le courage, l'âme et la parole. Et nous, qui étions voisins, nous fûmes les premiers animés de cette flamme vive. La guerre commença, et les Français en bataillons armés s'approchèrent; mais ils parurent apporter le

don de l'amitié. L'effet répondit d'abord à cette apparence ; tous avaient l'âme élevée ; ils plantèrent gaiement les arbres rians de la liberté, nous promettant de ne pas envahir nos possessions ni le droit de nous régir nous-mêmes. Notre jeunesse fit éclater les transports de sa joie, la joie anima l'âge avancé, et les danses de l'allégresse commencèrent à se former autour des nouveaux étendards. Les Français triomphants gagnèrent d'abord l'esprit des hommes par leur vivacité et leur enjouement, et ensuite le cœur des femmes par leur grâce irrésistible. Le fardeau même des besoins nombreux de la guerre nous parut léger ; l'espérance en son vol nous déroba l'avenir, et appelait nos regards dans les carrières nouvellement ouvertes. Oh ! combien est heureux le temps où, dans une danse, l'amant voltige avec sa fiancée, attendant le jour de leur hymen, objet de leurs vœux ! tel, et plus heureux encore, fut le temps où ce que l'homme juge être le bien suprême se montrait près de nous et pouvant être atteint facilement. Il n'y avait point de langues muettes ; les vieillards, les hommes d'un âge mûr et les adolescents parlaient à haute voix, pleins de pensées et de sentiments sublimes. Mais bientôt le ciel se noircit : une race d'hommes pervers, indigne d'être l'instrument du bien, disputa les fruits de la domination ; ils se massacrèrent entre eux, opprimèrent les peuples voisins, leurs frères nouveaux, et leur envoyèrent des essaims d'hommes rapaces. Les supérieurs, ravisseurs en masses, les inférieurs, jusqu'au moindre d'entre eux, tous nous pillèrent, tous accumulèrent nos dépouilles ; ils semblaient n'avoir d'autre crainte que de laisser échapper quelque chose de ce pillage pour le lendemain. Notre malheur était extrême, et l'oppression croissait d'heure en heure ; il n'y eut personne qui écoutât nos cris ; ils étaient les dominateurs du jour. Alors le chagrin et le courroux s'emparèrent des âmes les plus tranquilles ; nous n'eûmes tous que la seule pensée, et nous fîmes tous le serment de venger ces outrages nombreux et la perte amère d'une espérance doublement trompée. La fortune se tourna du côté des Germains ; les Français, mis en déroute, reculèrent par des marches rapides : mais alors aussi nous connûmes, hélas ! ce que la guerre a de plus funeste. Le vainqueur a de la grandeur d'âme et de la bonté, au moins il en a les apparences ; il ménage, regarde comme